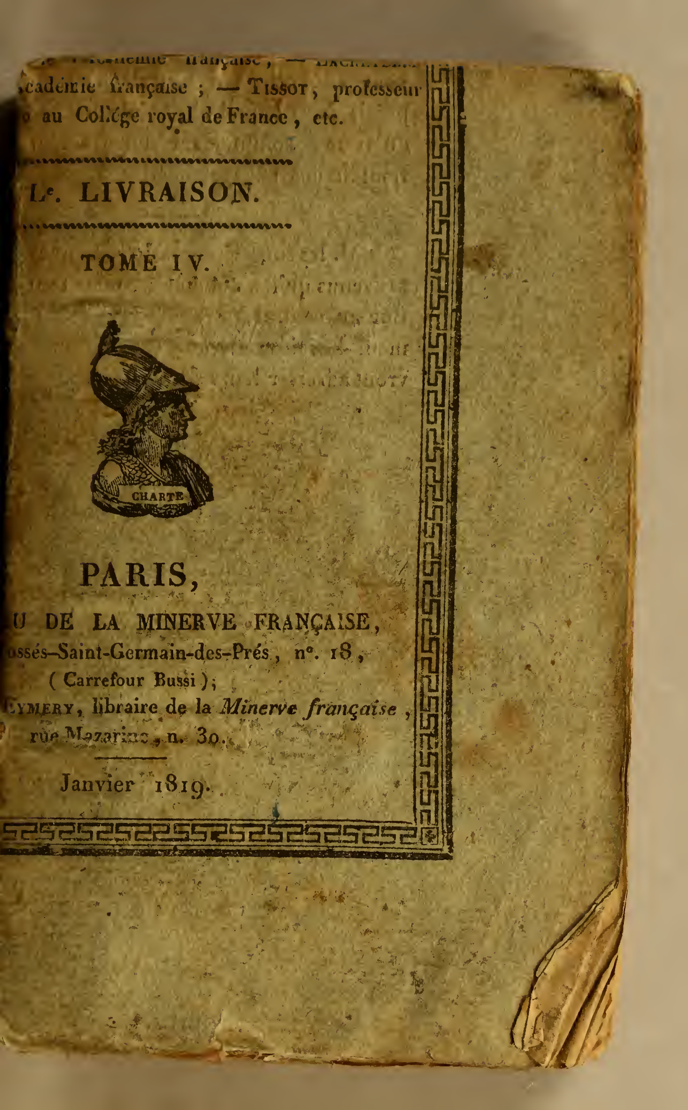


…académie française, — …
…cadémie française ; — TISSOT, professeur
… au Collége royal de France, etc.
L^e. LIVRAISON.
TOME IV.
CHARTE
PARIS,
…U DE LA MINERVE FRANÇAISE,
…ossés-Saint-Germain-des-Prés, n°. 18,
(Carrefour Bussi);
…YMERY, libraire de la *Minerve française*,
rue Mazarine, n. 30.
Janvier 1819.



Bataille de Jemmapes.

BATAILLES,
COMBATS ET VICTOIRES
DES
ARMÉES FRANÇAISES
EN BELGIQUE,
EN ALLEMAGNE
ET SUR LES FRONTIÈRES.

PAR M. C***.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez TIGER, Imprimeur-Libraire, rue du Petit-Pont, nº 10.
AU PILIER LITTÉRAIRE.

On trouvera chez le même Imprimeur-Libraire, les ouvrages ci-après, concernant les guerres, batailles, combats, victoires, etc., des Français.

Batailles, combats et victoires des Français en Espagne et en Portugal, 1 volume.
——— En Allemagne et en Belgique, 2 volumes.
——— En Autriche et en Pologne, 2 volumes.
——— En Egypte, en Syrie et en Palestine, 1 vol.
——— En Hollande, en Italie et en Allemagne, 1 vol.
——— En Russie, 1 volume.
——— En Saxe, 1 volume.
Moreau; sa vie, ses exploits militaires, etc.; 1 vol.
Pichegru; sa vie, ses talens militaires, etc.; 1 vol.
Vie du maréchal Ney, contenant des détails intéressans — Son procès: 2 vol.
Vie d'Athanase Charette, général vendéen; 1 vol.
Henri de Larochejaquelein, général en chef de l'armée d'Anjou: suite de la guerre de la Vendée; 1 v.
Tuffin de la Rouarie, général des chouans: suite de la guerre de la Vendée; 1 vol.

Le Siége de Barcelonne, ou les Victimes de l'Inquisition; 1 volume.
Les Conquérans du Nouveau-Monde, ou histoire de Christophe Colomb et de Fernand Cortez, traduit de l'Anglais, 2 vol.
Les Flibustiers, en 8 volumes, qui se vendent ensemble ou séparément.
Les douze Césars, 1 vol.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE TIGER

PRÉFACE.

La révolution française fut, pour les Puissances étrangères, un motif plus que suffisant pour faire la guerre à un peuple qui renversait ses institutions, dictait des lois à son roi, et soutenait la liberté des autres nations. Elles craignirent que le mot d'indépendance, prononcé par les Français, ne vînt retentir dans leurs états. Depuis 1789 jusqu'en 1792, l'esprit révolutionnaire s'était fortifié de plus en plus; il ne gardait plus de ménagemens, et, cherchant à se propager au dehors, il publiait ses doctrines avec autant d'audace que de persévérance.

Deux cabinets se déclarèrent les premiers, l'Autriche et la Prusse. Un traité fut conclu à Pilnitz, par lequel les puissances contractantes se promirent de mutuels

secours, jurèrent de marcher sur la France, et de ne mettre bas les armes que lorsque le fanatisme révolutionnaire serait abattu, les factions éteintes, et Louis XVI rétabli sur son trône.

Les préludes de la guerre de 1792 furent marqués par quelques revers ; ces revers ne découragèrent point les Français, et on les vit bientôt se déborder, comme un torrent, dans la Belgique et en Allemagne.

La guerre alors s'alluma de toutes parts. Le Piémont, l'Espagne, la Hollande et l'Angleterre s'armèrent contre la France : on vit alors un spectacle unique dans les annales de l'histoire, un peuple seul luttant avec autant d'habileté que de courage contre l'Europe entière, dont il parvint à repousser les efforts, et à en conquérir une partie.

SOMMAIRE

DES

CAMPAGNES DE BELGIQUE, D'ALLEMAGNE, etc.

PRÉFACE. — Situation de la France en 1792. — Commencement des hostilités. — Combat de Quiévrain. — Affaires de la Glisuelle et de Courtrai. — Bataille de Jemmapes. — Prise de Bruxelles. — Coup-d'œil rapide sur les opérations de quelques corps dans le Piémont. — Combat de Liége. — Prise d'Anvers. — Retraite des Autrichiens derrière la Roër. — Retraite du corps d'armée posté au-delà de la Meuse. — Combats de Tongres, de Tirlemont et de Neerwinden. — Campagne de France. — Etat des forces opposées sur ce point à l'armée d'invasion. — Reddition d'Orchies. — Blocus de Landau. — Combats de Fontoy, de Longwy. — Prise de Verdun. — Combat de Valmy. — Siége de Lille. — Retraite de l'armée prussienne. — Siége de Thionville. — Évacuation de Longwy. — Combat d'Andaye. — Attaque du camp de Sare. — Combats de Rixem, de Thuir et de Baygorry. — Combat de Château-Pignon. — Campagne d'Allemagne. — Prise de Porentrui. — Invasion en Savoie et prise de Chambéry. — Conquête du comté de Nice. —

Prise de Spire. — Prise de Mayence, de Francfort-sur-le-Mein. — Combat de Limbourg. — Evacuation de Francfort. — Combats de Pellingen, de Waren et de Hamm. — Combat de Hockheim. — Siége de Cagliagari en Sardaigne. — Reddition de Kœnigstein. — Affaires de Stromberg, de Bingen et d'Arlon. — Reddition de Mayence. — Reddition de Bellegarde. — Affaires d'Ispegui et d'Ost-Capelle. — Reddition de Condé. — Combat de Thuir. — Siége et bombardement de Valenciennes. — Reddition de Villefranche. — Siége de Cambrai. — Combat de Linselle. — Entrée des Anglais dans Toulon. — Prise du camp de Mont-Louis. — Attaque du camp de Peyrestortes. — Siége de Dunkerque. — Bataille de Honschoote. — Combats de Preux-au-Bois, de Tourcoing, de Lannoy, de Pirmasens et de Nothweiller. — Bataille de Truillas. — Combat de Saint-Maurice. — Evacuation des lignes de Weissembourg par les Français. — Blocus de Maubeuge. — Combat d'Haguenau et de Gilette. — Combats d'Utelle, de Saorgio et de la Briga. — Coup-d'œil rapide sur les opérations de l'armée en Piémont. — Combat de Guisa. — Reddition du fort Vauban. — Attaque du fort de Bitche. — Combats de Berchem et de Dawendorf. — Siége de Toulon. — Prise du fort Saint-Elme. — Combats de Werdt, de Freschweiller. — Siége de Landau. — Bataille de Gesberg. — Rentrée des Français dans les lignes de Weissem-

bourg. — Reprise du fort Vauban. — Combat du camp des *Sans-culottes.* — Combat d'Arlon. Entrée en campagne de l'armée du Nord. — Combats de Boussu, de Thionville. — Prise de Landrecies par les troupes de la coalition. — Bataille de Tourcoing. — Reprise du fort Saint-Elme. — Opérations des troupes françaises en Espagne. — Prise de Campredon, combats de Toulon, de Céret, d'Urge et de Belver. — Combats de Furnes, de Courtrai. — Prise de Menin. — Affaire de Pont-Achin. — Combats en Allemagne, à Bliescastel, Schifferstadt et Kayserlautern. — Combat naval contre l'amiral Howe. — Affaire de la Croix-des-Bouquets. — Combat d'Arquinzun. — Sortie des alliés de Landrecies. — Combat de la vallée de Bastan. — Combat de Saint-Laurent-de-la-Mouga. — Reprise du Quesnoy et de Valenciennes sur les alliés. — Reddition de Condé. — Reprise de Bellegarde. — Prise d'Ypres. — Combats de Houlers et de Hooghlede. — Combat de Deynse. — Entrée des Français dans Charleroi. — Bataille de Fleurus. — Prise d'Ostende. — Combat du Mont-Palissel. — Prise de Mons. — Jonction de l'armée du Nord et de celle de Sambre-et-Meuse. — Occupation de Louvain et de Malines. — Prise de Namur. — Siége de Nieuport. — Prise d'Anvers et de Liége. — Prise du fort de l'Ecluse. — Combats de Boxtel et de la Chartreuse. — Affaire d'Oude-Watering. — Siége de Maëstricht.

— Combats de Platzberg et de Tripstadt. — Occupation de Trèves. — Combat de Kayserlautern. — Combat de Cairo dans le Piémont. — Bataille d'Aldenhoven et prise de Juliers. — Prise de Bois le-Duc. — Entrée des Français dans Coblentz. — Prise du fort de Rheinfels, et fin de la campagne sur le Rhin et sur la Moselle. — Opérations militaires en Espagne, combat de Saint-Martial, prise de Fontarabie. — Prise de Saint-Sébastien. — Combat de Tolosa. — Bataille de la montagne Noire. — Prise de Figuières. — Combat de Bergara. — Combats sur la Fluvia. — Prise de Roses — Affaires de Bezalu et de Bescara. — Traité de paix entre la France et l'Espagne.

BATAILLES,

COMBATS ET VICTOIRES

DES ARMÉES FRANÇAISES.

LA mort de Léopold, empereur d'Allemagne, et l'acceptation de la nouvelle constitution de l'état par Louis XVI, avaient fait espérer, avec quelques probabilités, aux amis de la paix, que les bruits de guerre qui circulaient depuis quelque tems, s'ils n'étaient pas tout à fait sans fondement, étaient au moins prématurés, lorsque tout-à-coup un cri se fait entendre; on dit que les armées étrangères vont entrer dans Paris, et mettre tout à feu et à sang. L'alarme se répand, on court aux armes, une multitude innombrable d'hommes sont vêtus, armés et prêts à marcher à la défense du territoire. François II, roi de Bohême et de Hongrie est déclaré ennemi de la France par un décret de l'assem-

blée nationale : l'Autriche et la Prusse saisissent ce moment favorable pour réunir les troupes qu'elles gardaient sur nos frontières, et se précipitent sur la France par la Champagne, l'Alsace et la Flandre.

Les généraux Luckner et La Fayette avaient leurs camps assis, le premier en Alsace, et l'autre sur la Moselle.

Le 21 avril 1792, le maréchal de Rochambeau partit de Paris pour se mettre à la tête des troupes rassemblées en Flandre.

Le 27, ayant reçu l'ordre d'attaquer l'ennemi, il envoya sur Quiévrain le général Biron, à la tête de six escadrons soutenus par six bataillons d'infanterie. Un détachement de l'armée autrichienne du général Beaulieu, qui était dans Quiévrain, cède la place, et se retire sur les hauteurs de Boussu. Les Français poursuivent l'ennemi et s'approchent de Mons. Les instructions données par Dumouriez, alors ministre de la guerre, annonçaient un mouvement d'insurrection, qui n'attendait, pour éclater dans cette ville, que l'approche de l'armée française : le général Biron, étonné du repos parfait qui ne cessa de régner dans Mons, et, craignant d'être attaqué par le général au-

trichien, établit son camp à Boussu. Tout était tranquille, quand le soir, à dix heures, les 5e et 6e régimens de dragons montent à cheval, et fuient au grand trot, en criant : *Nous sommes trahis !* Le général Biron veut arrêter les fuyards ; il est entraîné par eux. Une grande partie de son monde arrive à Valenciennes : là on l'accuse de désertion. Ceux qu'il a ralliés, poursuivis le lendemain par des corps du général Beaulieu, arrivent en fuyant à Quiévrain, ils en sont enfin chassés et repoussés jusqu'au camp de Famars. L'ennemi s'empare de cinq pièces de canon, et fait un grand nombre de prisonniers ; il ne peut cependant poursuivre plus loin ses succès, et se replie sous le feu de huit pièces de canon placées en batterie sur les hauteurs de Saint-Sauve.

Dans ce même moment, le maréchal Théobald Dillon essayait sur Tournai une tentative plus malheureuse encore. Sorti de Lille avec dix escadrons, six bataillons et quelques bouches à feu, il rencontre les Autrichiens, au nombre de 3,000, sur les hauteurs de Marquain. Il n'avait pas reçu l'ordre d'attaquer ; il fait sonner la retraite.

Tout-à-coup un sentiment de frayeur s'empare des soldats; les cavaliers s'épouvantent du bruit du canon qui tonne au loin derrière eux, et se précipitent dans les carrés en criant : *Sauve qui peut, nous sommes trahis !* Le désordre est bientôt général : les caissons, les bagages, tout est abandonné, et les soldats pêle-mêle fuyent vers Baisieu. Le général Dillon veut en vain les rallier : les mutins l'entourent, le menacent, le blessent; il arrive enfin à Lille, sur une voiture, au milieu de ses troupes que l'ennemi a taillées en pièces depuis Baisieu. Un rassemblement de soldats occupe la porte de Fives; des lâches, sortis de ce groupe tumultueux, pendent aux crénaux de la place le colonel du génie Berthois, qui était resté auprès du général; ils se jettent ensuite sur Dillon, le massacrent à coup de baïonnettes, et brûlent son cadavre sur la grande place, après l'avoir traîné par les rues.

On resta deux mois sans engager aucune affaire décisive; alors on commença à prendre d'autres mesures, et à choisir un autre plan de campagne. Les généraux Rochambeau, La Fayette et Luckner furent

consultés à Valenciennes. Ce fut à la suite de ce conseil, que Luckner se rendit au camp de la Madeleine, près de Lille, et que La Fayette quitta son camp retranché de Givet pour se porter à Maubeuge, d'où il avança un de ses corps jusqu'à Glisuelle.

Ce fut à Glisuelle que les hostilités recommencèrent. Le général Gouvion fut attaqué par le général Clairfait. L'ennemi profita de l'avantage qu'il eut de se jeter sur les Français à l'improviste et pendant un violent orage; mais bientôt La Fayette vint au secours du général Gouvion, et le combat se rétablit.

Le 18 juin, Luckner se porte devant Courtrai, et force les Autrichiens de se retirer de la place; mais le 30 du même mois, il est contraint de l'abandonner pour se porter sur la frontière.

Dumouriez, qui n'avait pas abandonné le projet d'envahir la Belgique, obtint des forces assez considérables pour son exécution, et de suite il se mit en marche. Près de cent mille hommes furent rassemblés entre Quarouble et Quiévrain. Le général Valence, avec des volontaires et quelques bataillons de ligne, prit position à Givet,

pour s'opposer aux opérations du général Clairfait, le général Maubourg fut placé en avant de Maubeuge, pour contenir les Autrichiens campés à Luxembourg; Dumouriez commandait en personne quarante mille hommes qui restèrent au centre. Le duc Albert de Saxe-Teschen balança s'il devait attendre les Français sur les hauteurs de Jemmapes : des retranchemens fortifiés par un grand nombre de bouches à feu, une longue chaine de troupes, étendue le long du bois, depuis Frameries jusqu'à Wames, ne le rassuraient que faiblement. Dumouriez ne lui laissa pas le téms de se retirer sur Mons; il fit marcher l'infanterie belge sur Boussu Boussu retranché résista. Le général Beurnonville rétrograda sur Quiévrain, quand le général Dampierre attaqua de nouveau sur ce point, et l'enleva de vive force. Alors le général autrichien rappela ses avant-postes, et laissa ainsi à Dumouriez des positions avantageuses qu'il eût pu lui disputer long-tems. Le 5, des corps furent placés sur la route de Cuesmes, et le général d'Harville reçut l'ordre de tourner l'ennemi sur les hauteurs qui dominent la ville de Mons; douze

bataillons, placés sur notre gauche, marchèrent sur Jemmapes pour le prendre à revers.

L'armée française fut alors divisée en trois corps : l'aile droite fut confiée aux généraux Dampierre et Beurnonville ; l'aile gauche au général Ferrand, le centre demeura sous les ordres de Dumouriez. L'ennemi était plus fort en position ; mais Dumouriez lui était supérieur en nombre. L'attaque commence sur Quaregnon. Le général Ferrand charge à la tête de ses grenadiers ; et, la baïonnette en avant, il court sur les pièces de l'ennemi. Dans le même moment, Dampierre enlève à l'ennemi deux redoutes, tourne contre lui les canons qui les garnissent, et éteint le feu de plusieurs batteries sous le feu desquelles Beurnonville était arrêté.

Déjà l'ennemi était pris à revers ; son aile droite était enlevée, quand Dumouriez met le centre en mouvement ; et, s'adressant aux soldats qui le suivent : *Soldats ! voilà les hauteurs de Jemmapes, et voilà l'ennemi ; l'arme blanche et la terrible baïonnette, voilà la tactique qu'il faut*

employer pour y parvenir et pour vaincre.

Les bataillons traversent alors la plaine, mais dans la marche ils perdent leur alignement : une brigade demeure en arrière et rompt la ligne : des cavaliers autrichiens lancent leurs chevaux dans les ouvertures, et le désordre pouvait devenir funeste, si on n'était parvenu à rallier les bataillons, à les ramener sous le feu et à rétablir le combat. Le duc de Chartres rassemble plusieurs bataillons qui lâchaient pied, forme une colonne à laquelle il donne le nom de bataillon de Jemmapes, et enlève des redoutes où se précipite notre cavalerie légère. Bientôt nous avons l'avantage : le général Thouvenot, qui combattait à la gauche, dépasse le village, et l'ennemi est entre deux feux : bientôt il est battu au centre; sur la droite, les Autrichiens se retirent en désordre; sur la gauche seulement ils résistent encore. Mais Dumouriez, à la tête de plusieurs bataillons et de dix escadrons de cavalerie légère, se porte sur ce point, culbute une colonne de cavalerie qui s'oppose à son passage, s'empare des

positions que le général Beurnonville occupe de suite avec l'avant-garde, et se jette dans les retranchemens qui, faiblement défendus par les grenadiers hongrois, tombent en son pouvoir. Sur tous les points l'ennemi est taillé en pièces, et la bataille complètement gagnée.

L'ennemi perdit 5,000 hommes, huit pièces de canon. Notre perte fut aussi considérable. Les soldats désiraient entrer à Mons, ils brûlaient d'impatience. Dumouriez somma les habitans de se rendre; les Autrichiens évacuèrent la ville pendant la nuit du 6 au 7, et nous y entrâmes au point du jour. On trouva dans cette place 130 pièces d'artillerie, 107 canons de fer, 30,000 boulets de calibre, 365 caisses de mitraille, et 1,437 fusils. Le lendemain la ville de Tournai se rendit.

La bataille de Jemmapes était décisive; et Bruxelles devait nous ouvrir ses portes: les Belges, fatigués du gouvernement autrichien, vinrent offrir les clefs de la ville à Dumouriez, le 4 novembre au matin. Les Autrichiens avaient évacué la place pendant la nuit, après avoir perdu quelques centaines d'hommes dans un combat

engagé la veille sur les hauteurs d'Anderlecht.

D'un autre côté, l'armée française dans le Piémont agissait avec non moins d'activité. Après s'être emparé de la ville de Nice et des forteresses qui la défendent, le général Anselme se porta à Sospello, n'ayant point jugé nécessaire d'attaquer les Autrichiens fortement retranchés à Saorgio : il attaqua Oneille, et ses hommes, embarqués à Villefranche au nombre de 3,000, entrèrent bientôt dans cette place, la remplirent de carnage, et vengèrent en mettant tout à feu et à sang la mort du capitaine Duchaila, qui, envoyé en parlementaire, avait été massacré par les habitans : deux mois après, ces mêmes troupes, sous la conduite du général Biron, qui avait remplacé le général Anselme, attaquèrent les Piémontais en avant de Sospello : les généraux Brunet (1) et Dagobert, chargés

(1) J.-B. Brunet, général de division, né à Valainsol (Var), fut condamné à mort, comme traître, par le tribunal révolutionnaire, le 16 novembre 1793.

de l'expédition, pénètrent dans les retranchemens la baïonnette en avant, et forcent l'ennemi de prendre la fuite. Un grand nombre de prisonniers tombèrent entre nos mains.

Cependant Dumouriez poursuivait toujours les Autrichiens dans la Belgique : le 18 novembre, Valence, d'après ses ordres, attaqua le général Schroeder qui, placé de l'autre côté de la Meuse, défendait l'approche de Namur. L'ennemi, après avoir long-tems résisté à l'impétuosité française, fut encore vaincu sur ce point, et deux charges meurtrières le chassèrent de ses retranchemens. Namur fut attaqué par Valence, et les généraux Schroeder et Beaulieu s'éloignèrent de cette place après y avoir jeté quelques troupes. Dumouriez lui-même entra à Tirlemont, le 21, après avoir canonné pendant huit heures dix mille Autrichiens qui abandonnèrent les hauteurs de Cumptich.

Dans leur retraite, les Autrichiens se retranchèrent, au nombre de dix mille, à une lieue en avant de Liége : après dix heures de combat, l'ennemi fut obligé de fuir devant les Français vainqueurs. Ce

succès nous conduisit dans Liége. Le 28 novembre, à neuf heures du matin, notre armée y entra.

Pendant que ces choses se passaient dans l'est de la Belgique, les généraux Lamarlière et Champmorin suivaient chacun une des rives de l'Escaut et se préparèrent à assiéger Anvers. Le général Lamarlière, arrivé le premier, y entra sans coup férir, et la garnison autrichienne se retira dans la citadelle. Il fallut en faire le siége : le 28 novembre, les ouvrages furent achevés, et les batteries commencèrent à tirer. Le premier boulet qui partit renversa une table où le gouverneur allait s'asseoir pour dîner; ceux qui suivirent mirent le feu à la citadelle, qui devint en un instant la proie des flammes. Le gouverneur effrayé, consentit enfin à capituler: il quitta la place, laissant au pouvoir des vainqueurs 102 canons, 67 obusiers, mille fusils et une quantité considérable de munitions de toute espèce.

Les deux généraux Schroeder et Beaulieu s'étaient retirés, comme nous l'avons dit, après avoir perdu beaucoup de monde, contre le corps du général Valence. Ce

général, trouvant le chemin libre, arrive à Namur. Namur suit l'exemple d'Anvers; la garnison refuse de se rendre, et s'enferme dans la citadelle. Le général français fait venir alors l'artillerie de siége. Le 29 novembre, la tranchée est ouverte : les bombes, les boulets écrasent la citadelle; alors le bruit court que le fort Villate qui couvre le château est miné, et que les assiégeans vont sauter au moment où ils croient obtenir la victoire. Le général Leveneur se dirige la nuit vers le fort avec 1,200 hommes déterminés à mourir. Les Français franchissent les palissades. La première voûte est déserte, les sentinelles qui gardent la seconde font feu et donnent l'alarme. Alors Leveneur, qui ne peut franchir la palissade, dit à un officier très-grand et très-fort qui est à ses côtés de le jeter par-dessus. L'officier obéit, et se précipite après lui de l'autre côté de la barrière. Déjà Leveneur a saisi le général autrichien : *Conduis-moi à tes mines*, lui dit-il en lui tenant l'épée sur la poitrine, *ou tu es mort*. L'Autrichien balance; mais, menacé de nouveau, il cède à une hardiesse qui le déconcerte. Le général

français est conduit aux fourneaux des mines ; il arrache lui-même les mèches, les éteint, et s'empare du fort Villate.

La garnison ennemie demande à capituler ; elle se retire avec les honneurs de la guerre, mais elle est envoyée en France où elle reste prisonnière.

Le 15 décembre, après plusieurs attaques successives, les Autrichiens nous abandonnent Trèves, Aix-la-Chapelle, Verviers, et se retirent en désordre derrière la Roër. Les brigades des généraux Dampierre, Stengel et Miaczinski prennent position à Aix-la-Chapelle et à Rolduc : le prince de Wurtemberg attaque Aix-la-Chapelle. Les postes français sont obligés de se retirer sur Liége et sur Maëstricht, dont le général Leveneur avait fait sortir son artillerie pour éviter l'archiduc Charles ; la retraite s'opère sur tous les points, et les troupes françaises, commandées par les généraux Champmorin et la Lamarlière, sont repoussées jusque sous Diest. Miranda se retire entre Saint-Tron et Tongres : c'est près de cette dernière place qu'il est attaqué par le prince Charles, et poursuivi dans ses retranchemens. Valence

le joint au moment du danger : il se précipite au-devant de l'ennemi, et parvient à l'arrêter assez de tems pour faciliter la réunion de plusieurs corps à celui de Miranda, et protéger sa retraite.

A la nouvelle de ces revers, Dumouriez revint de Hollande, où il était allé diriger une autre attaque, et fit changer la position de son armée, qu'il trouva sur un terrain désavantageux, en la faisant rentrer dans les positions qu'il avait données. Ce général sentit cependant qu'un mouvement offensif devenait nécessaire pour rassurer le soldat et rétablir la confiance : il donne le signal ; on marche sur les Autrichiens, qui, chassés de Tirlemont, se rallient derrière les villages de Goedenhosven et de Hœckendoven. Cette dernière position est occupée par les Français, et attaquée avec impétuosité par ceux qui viennent de la quitter. Le prince Charles et les cuirassiers de l'empereur se présentent pour la reprendre, mais le 5e régiment de hussards accourt et les met en pleine déroute : dans le même moment, le général Neuilly, débordant sur la droite,

assure le succès de l'affaire, en forçant la retraite de l'ennemi.

Les combats de Tirlemont et de Goedenhosven avaient rendu à l'armée sa confiance et sa force : Dumouriez, voulant profiter de l'ardeur qu'elle montrait, disposa tout pour livrer bataille, avant que l'ennemi eût reçu des renforts qui lui arrivaient tous les jours.

L'armée autrichienne s'étendait depuis les hauteurs de Racour jusqu'au-delà de Helle, dans la plaine de l'eau. L'archiduc Charles commandait l'avant-garde, le général duc de Wurtemberg et le général Colloredo étaient en tête, l'un de la première ligne, l'autre de la seconde : une division de cavalerie et quelques corps d'infanterie autrichienne observaient la plaine. De son côté, l'armée française occupait tout l'espace compris depuis Goedenhosven jusqu'aux hauteurs d'Oplinter. La gauche était commandée par le général Miranda; le général Neuilly dirigeait la droite sur Neer-Heylissem; le général Dampierre était posté à Esemaël, en avant du

du centre. La petite Geëte séparait les deux armées.

Au point du jour, le 16 mars 1793, l'armée française, formée sur huit colonnes, se mit en mouvement. Trois de ces colonnes s'avancèrent sur la petite Geëte pour la passer. Le général Miranda se porta sur Orsmaël, et chassa du village les troupes légères de l'ennemi. Les Autrichiens opposèrent en vain un feu bien soutenu à celui de nos pièces ; ils furent débusqués de cette position, et dans le même instant chassés aussi de Racour, où les attaqua le général Valence, qui venait de passer le pont de Neer-Heylissem. Valence, soutenu par de nouveaux renforts, voulut déborder les Autrichiens sur leur gauche ; mais la défense devint plus opiniâtre, et l'équilibre s'établit. Notre infanterie ne parvint à repousser l'ennemi qu'avec le secours de la cavalerie. Les généraux Leveneur et Neuilly réunirent alors leurs forces pour enlever la tombe de Midelwinden, monticule élevé et couvert d'artillerie, position formidable qui commandait trois villages voisins. Leur mouvement fut si prompt que les Autrichiens perdirent cette position

avant même d'avoir pressenti l'attaque : mais le prince de Cobourg envoya de nombreuses colonnes pour la reprendre, et jusqu'au soir, la tombe de Midelwinden fut un théâtre sanglant où les deux partis, toujours exposés à un feu meurtrier, étaient tantôt assiégeans et tantôt assiégés.

Pendant que le général Levencur se battait avec tant de bravoure à Midelwinden, le général Neuilly chassait l'ennemi de Neerwinden ; mais, emporté par une ardeur inconsidérée, il dépassait ce village, et l'ennemi s'en emparait. Le duc de Chartres avait senti la faute qui venait d'être commise ; il la réparait en chassant le général Clairfait de Neerwinden qui fut perdu une seconde fois, repris par Dumouriez, et abandonné de nouveau. Nous étions sortis du village, quand la cavalerie impériale déboucha dans la plaine : elle tenta une première attaque entre Midelwinden et le village évacué ; l'intrépidité de Valence, chargeant à la tête de ses escadrons, rendit cette tentative inutile : une seconde attaque eut lieu peu d'instans après. Le général Thouvenot fit faire si à propos une décharge de mousqueterie sur les cavaliers

autrichiens, qu'ils furent démontés et forcés de fuir.

Le combat était rétabli : vers la droite et au centre, la victoire était balancée, quand notre gauche, débordée par les grenadiers du prince Charles, abandonna le village d'Orsmaël, et s'enfuit en désordre ; Miranda, sans chercher à rallier ses troupes, se retira derrière Tirlemont, à plus de deux lieues du champ de bataille. Ce mouvement ne fut pas annoncé au général en chef : aussi, jugeant au silence qui régnait de ce côté que l'ennemi était en pleine retraite, il ne chercha point à couvrir sa gauche, et sur la fin de la journée il se vit entouré d'ennemis.

Ses troupes repassèrent précipitamment la petite Geëte : les généraux voulurent en vain s'opposer à leur fuite ; ils furent eux-mêmes entraînés. Le désordre devint général, l'ennemi profita de la confusion qui régnait dans nos rangs, et la bataille de Neerwinden fut perdue : 5,000 Français tombèrent sur le champ de bataille, deux mille deux cents furent faits prisonniers. L'évacuation totale de la Belgique, la désorganisation d'une armée qui s'était si glo-



rieusement annoncée : voilà quels furent les résultats de cette funeste journée.

Cette bataille ouvrait encore une fois aux alliés les frontières de la France ; avant de rapporter les désastres qui l'ont suivie, nous allons, pour ne pas interrompre l'ordre des tems, suivre ceux de nos généraux qui, à peu près aux mêmes époques, s'opposèrent aux entreprises du duc de Brunswick.

Le duc de Brunswick, qui dirigeait les mouvemens de la grande armée coalisée, était déjà sur le Rhin : la Prusse et l'Autriche venaient de terminer leurs préparatifs de guerre : le 12 août 1792, cent cinquante mille combattans se présentèrent sur nos frontières ; ils s'étendaient depuis Dunkerque jusqu'à la Suisse : vingt mille émigrés français, dont six mille de cavalerie, se joignirent à ces forces imposantes. Nous avons vu quels combats furent livrés en Belgique ; nous allons porter notre attention sur un autre point du théâtre de la guerre. Le duc de Brunswick et les Prussiens furent les ennemis que nous eûmes à combattre en France. Dans les corps des généraux Luckner et La Fayette se trouvè-

rent les défenseurs que nous opposâmes à leurs attaques. Il fut arrêté que le premier agirait entre le Rhin et Longwy ; le second entre Montmédy et Dunkerque. Quelques garnisons enfermées dans les places qui se trouvent sur cette ligne soutinrent par des sorties les efforts de nos deux armées, et contribuèrent aux triomphes qu'elles remportèrent. Le général Dumouriez se porta aussi au-devant des Prussiens toutes les fois que sa présence devint nécessaire.

Les hostilités commencèrent par la prise d'Orchies. Le duc de Saxe-Teschen, campé près de Mons avec 20,000 hommes, en détacha cinq mille, avec ordre de s'emparer d'Orchies pendant la nuit : ces troupes se présentèrent aux portes de Lille et de Douai, à deux heures du matin : elles firent de vains efforts pour les enfoncer : les assiégés, qui n'étaient qu'au nombre de six cents, opposèrent une résistance opiniâtre : mais l'obscurité étant dissipée, le jour vint trahir la faiblesse des assiégés, et le général Desmarets, qui se trouvait dans la place et à qui cette défense fait le plus grand honneur, fut forcé de l'aban-



donner aux Autrichiens ; ceux-ci en furent chassés le lendemain.

Après ce combat, les généraux Luckner et La Fayette changèrent leurs positions : le premier se plaça derrière Longwy, le second poussa une reconnaissance dans les Ardennes, au-devant d'Arlon, et campa sur Mouzon, dans les retranchemens de Sédan.

Cependant le roi de France était insulté jusque dans son palais ; s'il eût accepté l'offre du général La Fayette, les troupes rentraient aussitôt dans Paris pour lui servir de rempart : il craignait de devoir son salut aux hommes de la constitution ; il espéra l'obtenir du duc de Brunswick, qui lui écrivait que la coalition allait bientôt le délivrer. Les lettres que le général des armées prussiennes envoyaient au roi éveillèrent le soupçon, fournirent un prétexte ; le malheureux Louis XVI fut constitué prisonnier. Dans ce même moment La Fayette, proscrit par le parti révolutionnaire, quitta ses troupes ; rencontré par un parti ennemi lorsqu'il gagnait un pays neutre, il commença une longue captivi-

té, dont il ne fut délivré dans la suite que par les victoires éclatantes de l'armée française.

Ce fut alors que le duc de Brunswick perdit le roi par une proclamation impolitique : au lieu de promettre l'armistice aux Français égarés, de leur faire ouvrir les yeux sur leurs vrais intérêts, il déclare que les armées étrangères puniront tous les Français comme rebelles, qu'elles rendent chaque citoyen responsable sur sa vie des attentats commis contre la famille royale ; que, si le roi n'est rétabli sur son trône, elles mettront tout à feu et à sang, et livreront toutes les villes au pillage dans le cas de la moindre résistance. Ce manifeste eut l'effet qu'il devait avoir ; le peuple s'indigna des menaces d'un injuste ennemi : un cri d'indignation retentit dans toute la France, et les révolutionnaires se servirent de l'ardeur belliqueuse qui éclatait, pour anéantir le trône, et établir le règne de la terreur et de l'anarchie.

C'est en vain que le roi désavoue publiquement le manifeste de Coblentz ; l'impulsion est donnée ; les esprits ne reviennent pas, et le mal est fait.

L'ennemi passe le Rhin; deux colonnes, de 15,000 hommes chacune, marchent et chargent les avant-postes de l'armée française, placés à Herxenheim. Le général Biron, qui la commandait, se retire sur Arzheim après avoir jeté trois mille hommes dans Landau. Custine, chargé de conduire le détachement qui va défendre Landau, trouve la place démantelée : il en fait relever les positions, et se porte en avant pour reconnaître l'ennemi, ayant donné à ses lieutenans Kellermann et Victor de Broglie un point de réunion; arrivé seul à l'endroit indiqué, il y rencontra les Autrichiens : ses lieutenans n'arrivent point; forcé de mettre le sabre à la main, il charge à la tête de ses dragons, et les escadrons ennemis plient devant les siens; mais un renfort survient qui bientôt le contraint à la retraite : il se retire en bon ordre sur Arzeim : tout-à-coup des cris d'alarme se font entendre, les soldats fuient en désordre jusqu'à Landau, et s'enferment dans cette ville : le prince Holenlohe fait le siége de cette place, qu'il abandonne après quinze jours de blocus.

Landau ainsi cerné, une colonne en-

nemie , parti de Coblentz , paraissait vouloir pénétrer en France , entre Longwy et Thionville : Luckner se mit en marche; et se retrancha dans Fontoy , village situé à distances égales des deux places menacées : vingt-deux mille Autrichiens se présentèrent sous les retranchemens qu'il venait d'achever : il les écrasa sous le feu de ses batteries , les obligea de se retirer et d'abandonner le champ de bataille.

Bientôt après, des forces plus imposantes se dirigèrent sur Longwy : le duc de Brunswick et le roi de Prusse se montraient à l'avant-garde. Cette place était en état de résister ; elle avait une forteresse fortifiée sur cinq côtés , 72 pièces de canon sur les remparts , dix-huit cents hommes renfermés dans ces murs , et des munitions de toute espèce dans ses magasins.

Le même jour le général Clairfait, chargé du siége, envoya un parlementaire pour sommer les habitans de se rendre : le 20 , la sommation fut répétée ; un second refus y répondit. Le 21 , à l'entrée de la nuit , les batteries des assiégeans commencèrent leur feu auquel répondirent les batteries de la place ; le 22, le bombarde-

ment recommença. L'ennemi mit le feu à un magasin de fourrages et de plusieurs demeures de particuliers. Les flammes qui se répandent sur la ville effraient les habitans : la populace menace les membres du conseil défensif, qui force le commandant Lavergne d'accepter une capitulation : le 23, la garnison sort avec tous les honneurs de la guerre. Le 28, toute l'armée prussienne se remit en marche par Longuyon, Etain, Pillon ; et, le 30 août, elle campa sur les hauteurs de Saint-Michel, à deux milles de Verdun.

Verdun était entouré de fortifications en mauvais état ; elle avait pour gouverneur le commandant Beaurepaire ; trois mille cinq cents hommes bien aguéris obéissaient à ses ordres : mais les habitans ne partageaient point le même esprit que la garnison : ils avaient pillé les magasins, le premier jour de l'investissement, pour s'opposer à toute espèce de défense.

Le 31, l'ennemi complète l'investissement de la place ; et, après avoir jeté un pont sur la Meuse, il envoie sommer les habitans de se rendre. Sur le refus qu'ils en font, il commence le bombardement,

les boulets pleuvent sur la ville ; quelques maisons sont incendiées ; alors, comme à Longwy, les autorités civiles demandent au conseil de défense que l'on ouvre les portes. Beaurepaire résiste ; l'ennemi offre une capitulation, on menace de l'escalade : les bourgeois ne voient plus que les horreurs du pillage, ils accordent tout. Le brave commandant Beaurepaire se brûle la cervelle dans le conseil, pour n'être point témoin de la honte qui l'effraie. Le 2 septembre, la garnison évacue avec les honneurs de la guerre.

Le peu de résistance que les coalisés avaient trouvé devant Longwy et devant Verdun les fit trop présumer de leurs forces : le roi de Prusse ne douta plus qu'il ne fût appelé à restaurer la monarchie française : il donna l'ordre à ses troupes de traverser la Champagne et de marcher sur Paris.

Les hommes qui s'étaient emparés en France du pouvoir, se servirent de tous les moyens imaginables pour soulever les esprits, surtout en offrant les tableaux affreux qui devaient bientôt avoir lieu si les Prussiens pénétraient jusqu'au centre de

la France. Les Français répondirent à ces appels, et les gardes nationales, levées et organisées dans un même moment, se rendaient à Châlons : Dumourier recrutait de tous côtés, et le général Kellermann, qui avait remplacé Luckner, à l'armée du Rhin, rassemblait à Metz environ 22,000 combattans. Ces deux généraux, après plusieurs marches, prirent position : Dumouriez à Sainte-Ménéhould, Kellermann à Dampierre-le-Château.

Kellermann ne s'était porté sur ce point que pour soutenir Dumouriez, que les corps de Clairfait et de Brunswick avaient déjà contraint à un mouvement de retraite : le roi de Prusse, qui avait ordonné de cerner Dumouriez, le 20 au matin, fit attaquer sur Somme-Bionne.

Dumouriez, ayant toujours son quartier-général à Sainte-Ménéhould, qui avait couronné les hauteurs en avant de cette ville. Il avait aussi placé un bataillon à Saint-Thomas sur la droite de l'Aisne, et poussé des détachemens jusqu'à Auve. Le général Stengel était posté avec 3,000 hommes derrière la petite rivière de Valmy, et liait son armée à celle du général Kel-

lermann.

lermann. Ce général avait son centre à Dampierre-sur-Auve, sa droite sur les hauteurs de Valmy, sa gauche à Voilemont et à Hans son avant-garde. Ce poste attaqué par l'avant-garde prussienne, fut forcé de se replier devant des forces supérieures ; Kellermann qui s'aperçoit de ce mouvement de retraite, envoie sa réserve, composée de carabiniers et d'artillerie légère. Le général Valence qui la conduit se déploie de Gizencourt à Valmy, et masque ainsi toute la plaine : l'ennemi à qui sa contenance ferme en impose le croit soutenu par des bataillons d'infanterie, et s'arrête : alors Kellermann change sa position, fait descendre sa gauche jusqu'au ruisseau de l'Auve, et occupe Mauper-tuis, appuyant sa droite sur les hauteurs de Valmy. Il établit dix-huit pièces de canon au moulin, une seconde batterie de dix-huit pièces est aussi placée sur les hauteurs de Valmy, vers le centre de la ligne.

Pendant que l'on prenait ces dispositions, le général Frégeville, (1) à la tête

(1) Henri, marquis de Frégeville, né à Castres

d'un corps de cavalarie, venait de renforcer le corps de Kellermann; le général Chazot conduisait neuf bataillons et huit escadrons, entre Dampierre-sur-Auve et Gizancourt, où il prenait position. Le général Beurnonville, avec sept autres bataillons, faisait un mouvement qui le mettait à même de soutenir l'armée du général Kellerman, ou le corps du général Stengel; enfin le général Leveneur se portait par Berzieux sur Virginy, et se disposait à tourner la gauche de l'ennemi.

Le brouillard s'opposait à ce que l'ennemi pût voir nos dispositions; mais en même tems aussi il cachait les siennes: les Autrichiens déployaient sur les hauteurs de la Lune une artillerie de cinquante-huit bouches à feu : à sept heures et demie le brouillard cesse, les armées sont en présence, et le combat commence. Le feu de l'ennemi répond au nôtre, à neuf heu-

---

en 1760, mort en 1803, après s'être illustré par plusieurs faits glorieux, sous les généraux La Fayette et Dumouriez, à l'armée des Pyrénées occidentales et dans la Vendée.

res une nouvelle batterie se montre à découvert en avant de la maison de la Lune : Kellermann marche dessus. Le combat s'anime, notre feu a l'avantage, et nous croyons avoir vaincu, quand les obusiers de la troisième batterie sont changées de direction, et portent dans nos rangs le carnage et la mort. Des boulets font sauter deux de nos caissons d'artillerie, et l'explosion tue et blesse beaucoup de monde. Le tumulte se répand au milieu des bataillons français, le feu se ralentit faute de munitions : alors le général Kellermann fait avancer la cavalerie qui était en réserve, et les chariots viennent reprendre leurs places derrière les cavaliers, qui repoussent les Prussiens : de son côté, le duc de Brunswick, voyant le combat rétabli, forme son armée sur trois colonnes d'attaque, dont deux sont dirigées sur Valmy. Pour répondre à cette manœuvre, le général français dispose aussi son armée en colonnes, et, la faisant marcher par bataillons, adresse cette phrase aux soldats : *Camarades, voici le moment de la victoire ; avançons sous le feu de l'ennemi, et chargeons à la baïonnette......*

Ce discours est suivi de ces mots : *Vive la nation ! sachons vaincre pour elle.* Aussitôt les troupes chargent l'ennemi au cri de *vive la nation ! vive la république !* Les Prussiens, surpris de cette nouvelle attitude et du changement qui vient de s'opérer, chancellent et lâchent pied. Le duc de Brunswick exécute sa retraite, et l'armée ennemie cède le champ de bataille.

Stengel eut aussi à soutenir sur la droite une vive canonnade. Le général Clairfait s'efforça en vain de l'entamer, et se retira sans pouvoir envelopper le corps Kellermann, protégé par cette résistance de l'extrême droite. Sur les quatre heures du soir, il reprit l'attaque avec aussi peu de succès que le matin : les colonnes qui avaient assailli le centre vinrent à la portée du canon : elles furent reçues par vingt-quatre pièces placées en batterie au moulin de Valmy, et les pertes qu'elles essuyèrent alors furent telles, qu'elles se retirèrent plus promptement encore que la première fois.

Dans cette affaire, le général Kellermann eut un cheval tué sous lui d'un

coup de canon, et fut nommé depuis duc de Valmy, en mémoire des services qu'il avait rendus dans cette journée.

Dumouriez, pour aller au-devant des Prussiens, avait dégarni la frontière du Nord, et le général Moreton, trop faible pour résister à l'armée autrichienne du duc Albert de Saxe-Teschen, s'était enfermé dans Valenciennes, après avoir jeté quelques corps dans Condé et Bouchain. Le général autrichien déborda sur le territoire français, prit Roubaix, Tourcoing, Lannoy, s'avança sous Douai, sous Valenciennes, et, le 23, assiégea la ville de de Lille. Trente-trois mille hommes, dont huit de cavalerie, ne suffisaient point pour l'investissement complet de cette place : aussi, pendant qu'il en fit le siége, elle conserva ses communications sur Dunkerque, sur Douai et sur Béthune.

Sur les huit mille hommes qui composaient la garnison, trois mille seulement étaient disciplinés et aguerris : le général en chef Duhoux venait d'entrer dans la place avec plusieurs maréchaux de camp et des officiers d génie.

La journée du 23 fut employée aux pré-

paratifs du siége : le duc de Saxe-Teschen fit ouvrir une tranchée qui partit d'Helemmes sur la route de Tournai, et s'étendit par quatre zigzags jusqu'au village de Fives, qu'il avait occupé après un long combat. Les travaux furent continués, et la ligne des retranchemens enveloppa tous les villages voisins de Lille.

Le 24, les assiégés firent une première sortie qui inquiéta les travailleurs, mais ne les chassa point de leurs ouvrages. Dans les journées des 25, 26, 27 et 28 septembre, de nouvelles sorties furent exécutées sans autre résultat que de retarder les travaux.

Le 29 septembre, le major autrichien d'Aspes vint demander au conseil et à la municipalité, les clefs de la place. André, maire de la ville, répondit au parlementaire : « Nous venons de renouveler notre serment d'être fidèles à la nation : nous ne sommes point des parjures; nous soutiendrons la liberté, ou nous mourrons ». Le commandant Ruault ajouta : « Que les habitans voulaient vivre libres ou mourir, et qu'il les soutiendrait de tous ses efforts. » L'envoyé autrichien fut re-

conduit aux cris mille fois répétés de *vive la nation! vive la liberté!*

A trois heures après midi vingt-quatre canons de gros calibre, chargés à boulets rouges, tirèrent sur la ville : en un instant trois batteries ennemies lancèrent trois gerbes de feu qui couvrirent la ville dans son plus grand diamètre, et ne laissèrent aucune habitation sans danger. Les obus, les bombes, les boulets rouges, tombaient comme la grêle, et partout portaient la consternation et la mort. Pendant cinq jours le bombardement fut nourri avec une inconcevable ardeur. Le feu se ralentit, mais il reprit avec plus de force encore dans la journée du 5 octobre.

Le 5 octobre, le feu se ralentit de nouveau, et les canons ennemis ne lancèrent plus sur la ville que des barres de fer et des cailloux : le 7, le duc de Saxe-Teschen, sur la nouvelle de nos succès en Champagne, exécuta un mouvement de retraite sur Tressin. Bientôt les Lillois purent sortir de leur ville et détruire avec fureur ces travaux qui avaient servi de sauve-garde aux coalisés.

Le général Kellermann qui venait de

remporter une victoire à Valmy, craignit cependant que les Prussiens ne voulussent tourner sa gauche, et couper ses communications : pour s'opposer à cette entreprise il passa l'Auve, et prit une nouvelle position sur les hauteurs de Voilemont, s'assurant ainsi des secours en rapprochant sa droite de l'armée de Dumouriez.

Ce que le général Kellermann avait craint ne manqua pas d'arriver : le duc de Brunswick exécuta la manœuvre qui devait tourner les troupes françaises ; mais nos soldats avaient contre-manœuvré, ils étaient maîtres d'une position inexpugnable, et leur canon écrasait les siens : il se trouva dans une situation critique : derrière lui était le général Dillon, avec 30,000 combattans, devant lui l'armée de Kellermann, portée à plus de 60,000 hommes; de toutes parts des gardes nationaux s'avançaient pour lui couper la retraite. D'un autre côté, la dyssenterie faisait un ravage effrayant dans son armée, et les vivres qui venaient de Verdun manquaient souvent à cause des détours qu'il fallait prendre. Le général prussien rega-

gna Verdun, et son armée, en douze jours de marche, diminua de moitié. Elle commença à effectuer un passage sur la Meuse. Dillon arriva sur les derrières de l'ennemi; il envoya à Verdun, où rentrait la queue de l'armée ennemie, un parlementaire. Le roi de Prusse demanda trois jours pour évacuer la place : le 14 octobre, Dillon, avec ses tronpes, prit possession de la ville.

Le 16 octobre, les Autrichiens nous abandonnèrent aussi Thionville : voilà quels furent les événemens les plus marquans de ce siége. Le 23 août, le duc de Brunswick crut devoir commencer par nous enlever Thionville, une forte colonne avait investi la ville : le bombardement avait commencé le 24, et après trois jours de tranchée ouverte, Félix Wimpfen, qui commandait dans Thionville, avait répondu à ceux qui le sommaient de se rendre : *On peut brûler la ville, mais du moins on ne peut brûler les remparts.* Cette résolution courageuse porta les Autrichiens à une attaque générale; mais une sortie faite à tems par les assiégés dé-

routa leurs projets : leurs travailleurs furent égorgés , et leur camp rempli de carnage. Une seconde sortie tentée avec autant de courage, et couronnée par le même succès, fit tomber entre les mains des habitans de Thionville les magasins que contenait le camp de Richemont. Dans cette expédition , le pont établi sur la Moselle fut rompu ; le camp de gauche , ayant ses communications avec le camp de Richemont entièrement coupées , fut assailli par les assiégés et pillé.

Ces pertes continuelles firent désespérer l'ennemi de s'emparer de la ville par la force; il essaya la trahison : on offrit un million au commandant pour trahir son pays. « Eh bien , j'accepte cette somme , répond Wimpfen à l'envoyé chargé de le corrompre ; mais je veux , ajouta - t - il en riant , que le contrat de donation soit passé pardevant notaire ». Les Autrichiens se retirèrent à la nouvelle des échecs que les corps coalisés venaient de recevoir sur d'autres points.

Verdun était occupée par des troupes françaises ; Longwy restait encore au pou-

voir des coalisés. Le 20 octobre, elle rentra aussi sous les drapeaux français.

Les troupes étrangères se retirèrent de France, et nous sommes contraints, pour suivre la marche que nous nous sommes imposée, de nous reporter jusqu'au 23 avril 1793. Depuis la reddition de Longwy les horreurs de la guerre avaient affligé d'autres points. C'était chez l'ennemi que nos troupes avaient combattu, bientôt le sol français fut de nouveau envahi. L'Espagne se déclara contre la France. La Hollande fit aussi des préparatifs de guerre pour se mettre en défense contre les entreprises de l'armée de Belgique ; et l'Angleterre se joignit à la coalition, et ne consulta que sa haine en feignant de servir les intérêts des Bourbons.

Le général Servan, chargé de commencer les hostilités contre l'armée d'Espagne, après avoir pris position à Andaye le 23 avril, divisa ses forces en plusieurs camps, garda sur son front la hauteur nommée *Camp républicain*, et appuya sa gauche sur le fort d'Andaye ; une redoute fut construite sur une montagne voisine, dite de Louis XIV. Le même jour

où ces préparatifs furent achevés, le général don Ventura Caro, qui commandait les Espagnols, mit en jeu une artillerie formidable; les obus, les bombes, les boulets tombèrent sur nos redoutes, et leur nombre fut immense. La gauche fut attaquée, la montagne Louis XIV enlevée, et la citadelle fortement canonnée; nous allions perdre du terrain quand le chef d'un bataillon d'infanterie légère, Villot, ranima les soldats, et les mena à la victoire : don Ventura Caro fut obligé de se jeter de l'autre côté de la Bidassoa.

Ce général, n'ayant pas réussi dans son attaque contre le camp d'Andaye, se porta sur celui de Sare; il s'avança de nuit, couvrit sa marche, et jeta tout-à-coup l'épouvante au milieu des bivouacs par une décharge d'artillerie. Ainsi mitraillé à l'improviste, le soldat se trouble, le commandant La Chapelette ne voit qu'un moyen pour sauver le corps qu'il a sous ses ordres; il fait sonner la retraite, et se rend à Ulsautz, tandis que Latour-d'Auvergne protége ce mouvement, en formant un rideau de ses braves grenadiers.

Les choses en étaient là lorsque Dumou-

riéz, auquel on reprochait des revers et une défaite, résolut de changer la face du gouvernement, et de se soustraire ainsi au jugement qui lui était réservé : il voulut marcher sur Paris ; il obtint une trève de l'ennemi, livra aux Autrichiens en ôtage le général Beurnonville, et quatre commissaires envoyés pour le saisir, et proposa à ses troupes de seconder ses projets : les soldats français refusèrent de marcher sur Paris, quand l'ennemi franchissait la frontière. Dumouriez, désespéré, ne vit plus de salut que dans la fuite.

Le général Dampierre, auquel ses exploits avaient acquis une haute réputation, fut nommé général en chef. Il s'occupa ausitôt de rallier les corps français dispersés sur un grand nombre de points, et lia, par une ligne de cantonnemens, les camps établis devant Maubeuge, Lille et Philippeville. Son quartier-général était alors à Famars.

Ce général se tint d'abord sur la défensive : plusieurs engagemens sans résultat eurent lieu à Vicogne, à Fresnes, à Curgie : une affaire plus sérieuse se donna

à Condé; l'ennemi eut l'avantage : les jours suivans, forcé par les cris des soldats qui brûlaient du désir de se venger, et par les sollicitations des généraux conventionnels, Dampierre se trouva amené malgré lui à une affaire générale : il prévoyait la faiblesse de ses moyens de défense, il eut la douleur de voir triompher l'ennemi une seconde fois.

En vain nos soldats, terribles au premier choc, renversèrent-ils en un moment les Autrichiens sur les deux rives de l'Escaut: des batteries placées sur notre front portèrent la mort et la désordre dans nos rangs. Le brave Dampierre (1) fut frappé d'un boulet, et ne vit sa mort différée d'un jour que pour assister à une défaite. Le 24, l'ennemi profitant de ses avantages, nous attaqua sur Auzin, et se rendit maître du camp, après un combat sanglant. Il parvint à investir Valenciennes, et le

---

(1) A.-H.-M. Picot de Dampierre, était, avant la révolution, colonel du 5e régiment de dragons. Il se distingua à Jemmapes, à Malines et à Nerwinde, Mort le 8 mai 1793.

duc d'Yorck, survenu avec un corps anglo-hanovrien, fut chargé des travaux du siége.

Nous étions ainsi vainqueurs sur un point, et vaincus sur un autre : pendant toute cette guerre, on remarqua ces alternatives : une victoire était suivie d'une défaite, et rarement la France apprenait qu'elle avait chassé les ennemis d'une partie de ses frontières, qu'elle ne reçût en même tems la nouvelle qu'ils pénétraient dans un autre.

Les Autrichiens, près de Rixheim, avaient poussé huit mille hommes en avant ; le général Custine, qui commandait la ligne depuis le Rhin jusqu'à Hornbach, résolut de les enlever : il part à la nuit tombante avec six bataillons, trois régimens de dragons, deux régimens de chasseurs à cheval : d'abord Custine remporte quelques avantages ; mais un de ses bataillons plie sous une charge et fait un mouvement rétrograde : les corps qui étaient restés en ligne le prennent pour un bataillon ennemi, et croient que tout est perdu. Cette erreur met bientôt le plus affreux désordre dans les rangs, et Cus-

tine bat en retraite sans avoir pu retirer le moindre avantage de sa tentative.

A Thuir nous éprouvons encore un échec. Le général Deflers est attaqué sur ce point par don Antonio Ricardos, qui s'avance contre lui à la tête de douze mille hommes de troupes d'élite. L'artillerie se fait entendre de part et d'autre : tous les coups portent, et quatorze pièces foudroyent notre droite, dont le feu est bientôt éteint. Le général Deflers est en même tems surpris dans son camp par le duc d'Ossuna qui vient de le tourner; il forme ses soldats en masse; il présente à l'ennemi un front hérissé de baïonnettes, derrière lesquelles les 2e et 3e rangs nourrissent une décharge de mousqueterie terrible : cette manœuvre savante et une contenance ferme sauvent les Français dans une position désespérée.

Tandis que nous étions ainsi repoussés, par un ennemi vainqueur, dans les Pyrénées orientales, nous étions à la veille d'un succès dans les Pyrénées occidentales : le général Servan, après le combat d'Andaye, était resté sur la défensive; le général espagnol gardait la même réserve;

cependant, sur la fin du mois de mai, les Espagnols, au nombre de dix-huit cents, firent une irruption dans le Val-Carlos, et s'y retranchèrent. Le général Lagenetierre, posté à Saint-Jean-Pied-de-Port, apprend que l'ennemi veut l'attaquer. Le colonel Noguès, qui combat sous ses ordres, lui conseille de prendre l'initiative. Des monts escarpés sont couverts de canons par l'adresse et l'intrépidité des Basques qui les descendent sur les escarpemens, en tenant la roche d'une main, et faisant la chaîne de l'autre. Les batteries sont à peine en activité, que les Espagnols, effrayés de se voir foudroyés du haut de ces monts inaccessibles, abandonnent leur camp retranché, et laissent là munitions, armes et bagages.

Le 3 juin, il est encore attaqué par les Espagnols, près de Baigorry. Le général Lamarque est chassé de la fonderie où il était posté, et contraint de se retirer sur ce village : quelques corps vont occuper les montagnes d'Anhaut. L'ennemi, après avoir brûlé la magnifique fonderie de Baigorry, vient sur le village pour recommencer le combat. Le général Manco, qui

commandait alors les troupes françaises, répond à la fusillade de l'ennemi par une plus vive encore ; une balle l'atteint au front : le sang qui couvre son visage ne l'empêche point de donner les ordres avec sang-froid. La vue de leur général blessé augmente la rage des soldats, et les Espagnols sont encore culbutés sur tous les points. Un nouveau combat a encore lieu, le 6, sur Château-Pignon. Le capitaine Moncey renverse l'ennemi au moment même où il se présente : protégé par le brouillard qui s'oppose à ce qu'on puisse voir le petit nombre de ses soldats, il remporte l'honneur des premiers coups. Mais bientôt le brouillard se dissipe, et l'ennemi, bien supérieur en forces, honteux d'air fui devant un détachement, revient a la charge avec fureur. Le général Lagenetierre arrive trop tard au secours de Moncey, et les Français, après avoir tué douze cents hommes à l'ennemi, se réfugient sous le canon de Saint-Jean-Pied-de-Port.

Les hostilités commencèrent en Allemagne le 28 avril 1792 ; le premier fait militaire qui signala notre entrée dans ce

pays, fut la prise de Porentrui. L'évêque de Bâle la rendit sans combattre : quatre cents Autrichiens qui la gardaient l'évacuèrent, et Custine en prit possession sans avoir tirée l'épée. Deux mille hommes commandés par le général Ferrière, trois bataillons d'infanterie, une compagnie d'artilleurs, et trois cents dragons suffirent à l'occupation. Des retranchemens furent élevés sur la montagne de Laumont ; les défilés de Fribourg, Bâle, Bienne et Soleure furent gardés.

Après la prise de Porentrui, les opérations en Allemagne furent momentanément suspendues, les armées restèrent en présence, et n'exécutèrent que des manœuvres jusqu'au 30 septembre, où nous remportâmes à Spire de nouveaux lauriers : pendant ce tems le comté de Nice fut pris, et la Savoie envahie.

Le roi de Sardaigne venait de se déclarer contre la France : le général Montesquiou chargé de surveiller les mouvemens de ses troupes dans le Midi, obtint, non sans difficulté, la permission de tenter la conquête de la Savoie. Le 11 septembre, il ordonna au général Anselme de quitter

le département du Var, et de combiner sa marche avec celle de la flotte qui allait partir du port de Toulon sous le commandement de l'amiral Truguet. Le 16, il porte lui-même son camp sur le fort Barreaux : l'ennemi se fortifiait; des redoutes étaient presque achevées au château des Marches, à Notre-Dame-de-Mians; le général français prend l'initiative; aussitôt qu'il apprend que les Piémontais font marcher du canon pour garantir leurs plateaux, il envoie le maréchal-de-camp Laroque tourner les positions. Une colonne de grenadiers et de chasseurs exécute l'ordre, et les Piémontais abandonnent leurs ouvrages sans tirer un coup de canon. On les poursuit avec tant de promptitude, que de tous côtés ils tombent sous les coups de notre cavalerie, ou se rendent prisonniers. Toute la Savoie prend aussitôt parti pour la cause républicaine. Chambéry fait offrir ses clefs au général Montesquiou. Le 24 nous entrâmes dans cette ville, maîtres de toute la la Savoie, qui, réunie à la France sous le nom de département du Mont-Blanc, y resta attachée jusqu'au traité de 1814.

De son côté, le général Anselme, après avoir fait venir de Toulon le matériel de guerre qui lui était indispensable pour réussir dans son entreprise, se met en marche à la tête de sept mille hommes de troupes peu aguerries, formées de volontaires et de gardes nationaux. L'ennemi avait douze mille combattans à lui opposer, tous bien disciplinés, et fournis de munitions de toute espèce : il garnissait de deux cents pièces d'artillerie la rive gauche du Var, Nice et Montalban. De si faibles ressources n'empêchèrent pas le général français de poursuivre l'exécution de ses projets : il marche sur Nice au moment où l'amiral Truguet arrivé à demi-portée de canon de cette ville, menace de la bombarder. Troublé par ces deux attaques, et ne sachant plus comment résister en même tems aux troupes de mer et à celles de terre, le gouvernement rend la ville de Nice, licencie les milices du pays, et se retire avec ses troupes réglées sur Sospello. Le fort de Montalban est bientôt surmonté de l'étendard tricolore, qui, flottant sur les tours, annoncent qu'il est rendu.

Un arsenal bien fourni, une frégate et

une corvette armées sur le pied de guerre; cinq mille fusils, un million de cartouches et cent pièces d'artillerie furent les trophées de cette journée.

Le fort de Villefranche s'était alors rendu, et quatre cents hommes qui formaient sa garnison s'étaient remis à la discrétion du général Anselme. Le comté de Nice, réuni au sol français, porta le nom de département des Alpes-Maritimes.

Des événemens non moins remarquables se passaient en Allemagne. Spire n'était défendue que par quatre mille hommes, et le général Biron, d'après les ordres de Custine, marchait sur cette place pour s'emparer de ses riches magasins. Dix-huit mille hommes divisés en trois colonnes se mettent en route, le 29 septembre, pour attaquer la garnison de Spire. Le général en chef est lui-même à la tête de celle qui se dirige par Guermersheim. Les Français sont arrivés sous les murailles de la place, dont le commandant n'a point fait évacuer les magasins. Celui-ci tente alors une sortie pour assurer sa retraite, mais des bataillons débordent ses lignes, une artillerie formidable

les renverse ; il est contraint à s'enfermer dans la ville : il est encore poursuivi par les généraux français Custine et Neuwinger, qui jettent les portes en dedans. En vain les Autrichiens se retranchent-ils dans les maisons, rien ne peut les soustraire à la force de nos armes. Ils sont conduits l'épée dans les reins jusqu'au fleuve : quatre cents périssent en voulant le passer à la nage; plus de deux mille mettent bas les armes; on trouva dans Spire des canons, des magasins immenses, et des drapeaux. Worms se rend bientôt après, et Custine, maître de ces deux villes, marche sur Mayence, et dès le 19 octobre, il est en présence de ses remparts. Des corps se dispersent sur la rive gauche ; Genenheim, Marienborn, Monbach, Hechesheim sont occupés, et la place investie. Un grand nombre de ses habitans se félicitent de l'arrivée des Français sous leurs murs, et assiégent le gouvernement autour duquel ils font entendre sans cesse des cris de vengeance et de liberté. Le gouverneur, effrayé d'un côté par les Mayençais, qui jurent de se venger sur lui des misères du siége, de l'autre

par le général français, qui déclare qu'il va tenter l'escalade, et mettre tout à feu et à sang, se rend à la seconde sommation, et sort avec ses troupes le 21 du même mois, après deux jours d'investissement.

Un succès aussi facile porta Custine à entreprendre d'enlever la ville de Francfort : le général Newinger partit de Mayence le 21 octobre 1792, passa le Rhin sur un pont volant, et se présenta sur la rive droite du Mein. Le général Houchard, établi sous Francfort, devant la porte de Bockenheim, y était arrivé avant lui : les autorités, sommées de rendre la ville au moment où nos deux colonnes opéraient leurs jonctions, chancelèrent quelque tems entre leur devoir et la crainte : la crainte l'emporta. Nous entrâmes dans Francfort, et un impôt de deux millions fut prélevé sur la noblesse et le clergé.

Ces victoires nombreuses et rapides ayant fait concevoir les craintes les plus fondées aux chefs de la coalition, ils résolurent d'arrêter ce torrent dans son cours. L'armée prussienne s'échappa de de France; et accourut au secours du Palatinat.

Palatinat. Coblentz et Limbourg furent remplis par de nombreux détachemens. Houchard se présenta devant la seconde de ces places, la plus importante que l'ennemi possédât sur la Lahn. Les Prussiens sortirent des retranchemens, mais le feu de nos batteries les força de rentrer dans la ville, et bientôt après d'en sortir : ils se retirèrent à Montaubur ; Houchard entra dans Limbourg.

Le duc de Brunswick, accompagné du roi de Prusse, marcha sur Francfort, qu'il somma de se rendre au moment même où il en approchait. Van-Heldem, qui commandait la garnison, sans calculer les forces de l'ennemi, que la place n'était pas tenable, et qu'il n'avait que quelques canons, répondit qu'il ne savait pas rendre les villes sans combattre. Le général Houchard était établi près de Francfort ; ses postes sont attaqués, et bientôt il est forcé de se replier sur Hœchs, où se trouve son quartier-général, et d'y prendre position. Les assaillans se dirigent sur la place ; ils sont victimes de leur imprudence. Van-Heldem les foudroie de son artillerie : cependant ils avancent toujours;

et entrent dans la ville, dont les ponts se trouvent brisés à leur approche. Là, un combat plus meurtrier ne tarda pas de s'engager. Les Prussiens, après avoir perdu beaucoup de monde, restent maîtres de Francfort. La garnison française sort par la porte neuve, pour rejoindre sur Hœchs la division du général Houchard. L'ennemi le poursuit, mais il rencontre neufmille hommes qui venaient à la défense de Francfort à marches forcées : cette division en impose aux Prussiens, et le combat finit. Les deux armées s'occupent une partie de la nuit à prendre d'autres positions.

Toutes les forces de l'armée française se rassemblaient sur les bords du Rhin. Le général Beurnonville, nommé en remplacement de Kellermann à l'armée de la Moselle, reçut aussi l'ordre de se rapprocher du corps du général Custine, pour appuyer ses opérations, tandis qu'il le lierait ainsi à la droite de Dumouriez. Par suite de ces mesures, le 4 décembre, l'armée de la Moselle était réunie entre Holksberg et Wabweiller.

Les Autrichiens étaient alors retranchés

sur la montagne Verte, à l'abri de plusieurs redoutes placées par étage. Le 5 décembre, à onze heures, l'avant-garde, soutenue par notre première ligne, se porte sur cette position : d'abord nous avons l'avantage, les batteries ennemies s'éteignent sous le feu des nôtres. Nos soldats escaladent les retranchemens ; nous allions arriver au plateau, quand des renforts arrivent à l'ennemi du camp de Luxembourg. Beurnonville n'attend pas qu'ils approchent : il fait rentrer ses troupes dans leur position de la veille. Sarrebourg, pris par une colonne au commencement de l'action, est aussi abandonné. Le 13, Pellingen est enlevé par le général Pully, et le succès est dû en partie à un vieillard septuagénaire, nommé Poincarré, commandant du 4e bataillon des volontaires de la Meurthe, qui arrêta, avec trois cents hommes, près de deux mille Autrichiens.

Le 14 et le 15, le général Beurnonville dispose son monde sur trois colonnes : l'une, sous les ordres du général Del aage doit prendre par Bibelshause ; l'autre,

sous les généraux Pully et Landremont, doit se poster avec l'artillerie sur la hauteur en face de Waren; la troisième enfin doit surveiller l'ennemi, et rester en observation. Ces dispositions prises, l'ennemi est attaqué sur les hauteurs de Waren, d'où s'élevaient des batteries fortement retranchées : il plie devant les grenadiers français, et leur abandonne ses canons. Pendant ce tems, la deuxième colonne chasse de la montagne de Namur la cavalerie ennemie, et douze cents Français mettent en fuite cinq mille Autrichiens, qui leur laissent leur artillerie et leurs munitions.

Ces deux scènes ayant couronné notre campagne en Allemagne, l'armée de la Moselle, couverte par le général Labarolière, s'établit en quartier d'hiver sur les rives de la Sarre.

L'armée de la Moselle avait donc terminé ses opérations : celles qui venaient de soumettre la Savoie et le comté de Nice, étaient rentrées presque au même moment dans leurs quartiers d'hiver. Custine seul combattait encore. En quittant

Francfort, il s'était jeté dans Mayence, et craignait à chaque instant de voir le duc de Brunswick assiéger cette place : l'avant-garde prussienne était déjà dans Hockeim. Malgré les causes qu'il avait d'user de circonspection, Custine fait attaquer Hockeim et Costheim; mais l'ennemi était sur ses gardes, et nous perdîmes dans cette entreprise douze canons et un grand nombre d'hommes. Le général Houchard se retira après cette malheureuse affaire jusqu'à Cassel, où il prit position. Ce revers nous frappa le 6 janvier 1793. Le 21 du même mois, une perte plus cruelle encore ajoute à nos regrets. L'amiral Truguet vient sommer Cagliari de se rendre et l'artillerie des Sardes le force de retourner à Toulon, après avoir perdu plusieurs vaisseaux qui sont incendiés par le feu du rivage. Le 3 février, il reparaît devant Cagliari, avec sept mille hommes de plus sur la flotte. La descente s'opère après plusieurs essais infructeux; mais le feu des ennemis est terrible, une tempête affreuse dans le moment agite la flotte, un vaisseau de quatre-vingt canons sombre

sous voiles, deux frégates sont obligées de couper leurs mâts, les bateaux de transport vont échouer sur la côte, et, après des pertes considérables, l'amiral retourne encore une fois à Toulon sans avoir accompli ses projets.

Les Prussiens se présentèrent sur Kœnigstein, où commandait le capitaine Meunier. Un parlementaire vint sommer la place de se rendre; le brave Meunier se tourne vers les quatre cents hommes qui composent toute sa garnison. « Camarades, leur dit-il, si vous imitez mon exemple, nous défendrons Kœnigstein tant qu'un seul de nous restera en vie; mais si je vous trouve faibles, c'en est fait de ma vie : répondez-moi ». Il avait placé ses deux pistolets sur sa poitrine... *Vaincre ou mourir*, s'écrie d'une voix unanime toute la garnison. Meunier dit au au parlementaire : *Allez reporter à votre maître ce que vous venez de voir et d'entendre : voilà ma réponse.* Kœnigstein fut assiégé, mais long-tems en vain; le capitaine et sa garnison repoussèrent les attaques avec une valeur sans égale; et ce ne fut que le 9

mars, quand ils perdirent tout espoir de secours, qu'ils capitulèrent.

Le général Meunier fut ensuite envoyé à Spire avec douze mille hommes, pour attaquer la tête du pont de Manheim.

Le 20, les généraux Houchard et Neuwinger s'avancèrent vers Stromberg : les Prussiens y tenaient une position très-forte; ils en furent chassés à la baïonnette, la reprirent, mais la perdirent de nouveau, et manœuvrèrent en pleine retraite. Custine arrêta nos troupes qui voulaient poursuivre l'ennemi, et se retira aussi de son côté, pour éviter un corps de Prussiens qu'on lui dit venir de Trèves. La hauteur de Bingen était encore occupée par un bataillon de la droite de Custine. Le 28 mars, au matin, l'ennemi l'attaqua avec des forces supérieures. Il gravit la montagne sous une artillerie dont le feu fut vivement soutenu, et parvint à enlever le plateau. Après s'être rendu maître de cette position importante, il se jeta sur le corps de Neuwinger, qui, posté sur le flanc de la montagne, avait déployé sa gauche sur une ligne trop étendue. L'infanterie ne résista que faiblement :

Neuwinger fut fait prisonnier, et son corps fut mis en fuite. Custine se trouvant ainsi à découvert, commanda la retraite, et fut soutenu par le chef d'escadron Clarck, et les cavaliers français qui soutinrent le choc des troupes ennemies avec une rare bravoure. Il parvint à prendre psition à Worms : son avant-garde, sous les ordres du général Houchard, poussa jusqu'à Ober-Felsheim. Les Prussiens l'attaquèrent le lendemain : la cavalerie ennemie tourna la position ; notre artillerie légère la fit reculer. Les Prussiens déployèrent alors trente pièces du canon : le combat devint plus meurtrier, et la victoire resta indécise. L'ennemi quitta le champ de bataille, et les Français se retirèrent sur Franckenthal.

Les affaires en étaient là quand le général Custine quitta le commandement de l'armée du Rhin, et alla prendre celui de l'armée du Nord, où il était appelé. Le général Alexandre Beauharnais le remplaça ; et le général Delaage fut mis à la tête de l'armée de la Moselle. Le 9 juin 1760, ce dernier essaya un plan d'attaque sur Arlon, où 8,000 Autrichiens étaient

retranchés et soutenus par trente pièces d'artillerie.

Les généraux Desperières, Beauregard, Laubadère et Tolozan, chacun à la tête d'une colonne, s'avancent sous le feu des batteries ennemies. Desperières aborde le premier, les autres colonnes suivent la sienne, toutes sont accablées sous le feu continuel d'une artillerie meurtrière. La cavalerie ennemie descend dans la plaine, et tombe sur notre droite qui déjà chancelle; mais notre artillerie arrive, la soutient, et sur ce point rétablit le combat. Le général Beauregard était déja maître de la ville et des hauteurs d'Arlon. Le but qu'on s'était proposé dans cette entreprise ne fut qu'à moitié rempli : on voulait se rendre maître des magasins de l'ennemi, et faire en même tems une diversion utile, qui sauvât Mayence d'un siége pénible à soutenir. On s'empara des approvisionnemens d'Arlon, mais le siége de Mayence ne fut pas levé.

Le 6 avril, Mayence fut investi par le feld-maréchal prussien Calkreuth. Le général Doyré commandait la place pour les Français : Aubert-Dubayet dirigeait la dé-

fense. Cassel était occupé par le brave Meunier, qui se disposait à une résistance vigoureuse. Deux généraux conventionnels, Merlin et Rewbel, surveillaient les travaux.

Tous les villages voisins de Mayence furent pris par les Prussiens, repris par les Français, et dans ces combats restèrent remplis de morts et de blessés. Le brave Meunier se défendit dans Cassel avec huit cents hommes contre une armée de cinquante mille hommes qui l'assiégeait avec plusieurs batteries : mais un jour il fut reconnu dans une sortie, et plusieurs pièces étant dirigées contre lui, un éclat lui blessa la jambe. On jugea l'amputation nécessaire ; on l'opéra, mais il survint une inflammation qui se termina par la gangrène qui fit périr le 13 juin un des plus braves officiers de l'armée.

Le roi de Prusse, fit presser le siége avec vigueur. La ville fut couverte en un instant de bombes, d'obus, de boulets rouges. La misère fut bientôt à son comble, le blocus achevé, la famine se fit sentir aux habitans. Deux mille malheureux, hom-

mes, femmes, vieillards et enfans sortis de la ville, restèrent exposés au feu de l'ennemi, et périrent sous ses batteries, préférant cette mort au trépas plus cruel encore dont la faim les menaçait.

Réduite à ces extrémités, Mayence apprit que Condé, Valenciennes étaient tombées au pouvoir de l'ennemi : elle entra en pourparlers, et les généraux qui commandaient dans ses murs en ouvrirent les portes au roi de Prusse, dans l'espoir de le détacher de la coalition. Merlin retourna dans le sein de la Convention, défendre sa conduite et celle des Français qui avaient rendu Mayence. On refusa de le croire; la garnison fut insultée à son retour en France, par les sans-culottes; Doyré fut arrêté à Sarre-Louis, avec son état-major; Dubayet fut conduit à Paris par des gendarmes, et le malheureux Custine paya de sa tête un mauvais succès qui n'a rien prouvé contre sa fidélité, ni contre son courage.

Le 17 février de cette même année, des troupes furent rassemblées devant Anvers, pour agir en Hollande. Dumouriez divisa seize mille hommes qui s'y trouvè-

rent réunis en quatre corps, sous les généraux Berneçon, Darçon, et les colonels Leclerc et Tilly.

Les premiers cantonnemens que prirent les troupes sur le territoire hollandais, s'étendaient depuis Berg-op-Zoom jusqu'à Bréda. Le général Berneçon poussa en avant sur Klundërt et Willemstadt. Une division, pendant ce tems, attaquait Bréda; une autre bloquait Berg-op-Zoom et Steenbergen. Dumouriez, avec quelques chevaux et plusieurs bataillons, se tenait en réserve pour se porter où la nécessité l'exigerait.

Bréda se rendit après quelques jours de bombardement, et cette reddition laissa entre nos mains des munitions et quatre-vingt pièces de canons. Le fort Klundërt résista plus long-tems. Le commandant, pressé par l'incendie, fit une sortie, et périt les armes à la main. Trois mille hommes pris dans ces deux places furent renvoyés sur parole.

Dumouriez, maître de Bréda et de Klundërt, porta ses vues sur Gertruydenberg. Le général d'Arçon, chargé de l'investissement de cette ville, s'empara du

fort

fort de Steellinve, puis du fort de Douk.
Des batteries furent établies sur ces deux forts, qui bombardèrent la ville, et forcèrent la garnison à capituler aux mêmes conditions que Klundërt et Bréda.

Le général Dumouriez, à cette époque, fut appellé par le conseil exécutif à l'armée de la Belgique; ce qui l'empêcha d'exécuter le reste de son plan sur la Hollande.

Le 8 avril, la place de Gertruydenberg fut attaquée par des troupes autrichiennes victorieuses à Neerwinden. Notre garnison sortit de la place avec les honneurs de la guerre, et rentra de suite dans le centre de la France.

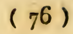
Reportons-nous un instant sur les frontières de l'Espagne. Après un combat qui eut lieu le 22 juin 1793, nous fûmes attaqués dans notre garnison de Bellegarde par le général espagnol don Ricardos. Bellegarde, placée au-dessus du seul chemin établissant à l'est une communication entre l'Espagne et la France, devenait dans les circonstances une place des plus importantes. Ricardos la menace d'un bombardement. Une batterie de ca-

nons est élevée au col de Porteil, une autre de mortiers en avant de la Jonquières. Il sait que la place est peu riche en munitions ; elle n'a que 900 hommes ; il envoie un parlementaire proposer au commandant de se rendre. L'officier français répond qu'il ne signera de traité qu'au centre de la place démantelée, avec un ennemi qui aura passé par la brèche. Le bombardement commence : quelques bombes sont envoyées ; les ennemis doivent les porter au nombre considérable de 80,000 pendant quarante jours de siége, sans compter encore 23,073 boulets, et 3,200 grenades qu'ils doivent aussi lancer. Cependant le général ne se rend point ; il reçoit d'un camp voisin de quoi ravitailler la place ; et quand cette ressource lui est enlevée, il attend encore des vivres qu'un convoi lui amène par le Conflant. Le convoi est arrêté et pillé. Bellegarde, pressée par la famine, est serrée de plus près.

Les camps de Boulon, de Collioure, et de Port-Vendre étaient déjà au pouvoir de l'ennemi ; le fort des Bains s'était rendu, et le fort de la Garde avait

aussi été obligé de se soumettre deux jours après. Enfin la tranchée est ouverte : un feu continuel écrase les bâtimens : les parapets enlevés tombent dans les fossés ; les poternes, les grilles, les pont-levis sont rompus, les mitrailles ouvrent partout de larges brèches....... Alors le gouverneur voyant l'ennemi se précipiter dans la place, et n'espérant plus aucun salut dans le dénuement où il se trouve, demande à capituler, et sort avec les honneurs de la guerre. Le général Ricardos entre dans la place, et met à l'ordre du jour une proclamation aussi généreuse que magnanime.

Le premier juillet, un nouveau combat est encore livré aux Espagnols près d'Ispegui. Delbecq venait de remplacer Lewan. Il crut devoir signaler son arrivée à l'armée par un fait d'armes, et le général Dubouquet se rendit d'après ses ordres au mont d'Ispegui, où les Espagnols étaient retranchés au nombre de six cents. Le succès couronna l'attaque, 4 obusiers, plusieurs canons furent pris, et les retranchemens des Espagnols renversés. Le lendemain le 2e bataillon des Basses-Pyré-



nées se dirigea sur Baigorry, et les Espagnols furent aussi chassés avec perte de cette position qu'ils occupaient.

Ce fut à cette époque que deux attaques successives, dirigées sur Ost-Capelle où les Français avaient un poste retranché, donnèrent aux citoyens Habert et Morel l'occasion de développer le plus grand courage. Le 8 juillet, deux mille Autrichiens, conduits sur Ost-Capelle par un déserteur français, entrent dans les retranchemens, attaquent nos soldats à l'improviste, et remplissent le village d'un carnage épouvantable. Le capitaine Habert ne se laisse point effrayer par la furieuse impétuosité des assaillans, il ne voit qu'une mort glorieuse : résolu de vendre chèrement sa vie, il rallie ses volontaires, tue trois de ses adversaires de sa propre main : cependant il est enveloppé; il va périr, mais ses soldats volent à son secours, et les Autrichiens sont repoussés sur tous les points.

Dans le même mois, l'ennemi renouvelle son attaque : un brouillard épais empêche de voir la route qu'il suit. Un caporal,

nommé Morel, est envoyé à la découverte, et tombe dans un groupe d'Autrichiens : on le menace d'une prompte mort s'il laisse échapper le moindre cri d'alarme.... Capitaine! s'écrie-t-il, feu! feu sur l'ennemi! et il périt comme d'Assas!

Depuis trois mois la ville de Condé soutenait un blocus, et sa garnison avait tenté plusieurs sorties, que l'ennemi, en nombre beaucoup supérieur, avait su rendre inutiles. Enfin, le 6 juillet, le général Chamel, commandant de la place, assemble le conseil de défense : on voit que la famine est encore éloignée de six jours; on refuse les propositions de l'ennemi. Le 12, on est enfin obligé de capituler, et la garnison sort de Condé avec tous les honneurs de la guerre.

Le 13 du même mois, le camp de l'Union est attaqué par les Espagnols, mais une résistance vigoureuse leur enlève jusqu'a l'espoir de réussir jamais à y pénétrer : ils se reportent sur Odello, Via Eguet; et, successivement chassés de tous ces points, ils ne reprennent leur revanche qu'au Mas de Serre, qu'ils attaquent le 16, et dont ils chassent à leur tour les

Français. Enfin ils se jettent sur nos avant-postes qui se replient sur le camp des républicains. Alors les Espagnols dirigent contre le camp les batteries qu'ils ont déjà élevées sur les hauteurs de Thuir et du Mas de Serre. Les boulets, les bombes, les obus pleuvent sur le camp. Pendant ce tems, le général Deflers fait reconnaître ces batteries ennemies ; il partage sa troupe en deux colonnes, fait marcher l'une sur la droite, l'autre sur la gauche, et ces colonnes débouchent au moment où quelques bataillons d'infanterie tentaient de franchir les retranchemens du Mas de Serre. Le combat devient alors meurtrier : l'adjudant-général Poinsot, à la tête d'un renfort de grosse artillerie, répond aux batteries ennemies, et le feu est nourri des deux côtés sans interruption; des colonnes ennemies viennent au secours de celles qui sont engagées ; les Français vont plyer, mais ils sont ausitôt soutenus par mille hommes que leur amène le général Barbantane. Le combat se rétablit, la victoire n'est plus indécise, et les Espagnols, écrasés par le feu de nos pièces, poursuivis la baïonnette au corps

par des grenadiers du régiment de Champagne, s'abandonnent au plus affreux désordre, et nous laissent maîtres et du champ de bataille et de leur position.

Quand les troupes ennemies furent réunies autour de Condé, Valenciennes fut déclarée en état de siége dans un conseil où se trouvèrent réunis une grande partie de ses magistrats, plusieurs généraux et cinq commissaires de la convention. Le général Ferrand, vieillard de 72 ans, qui possédait une âme douée de tout le feu, de toute l'énergie de la jeunesse, fut chargé de la défense de Valenciennes : dix mille hommes de garnison devaient le soutenir dans ses nobles efforts.

L'Escaut fut arrêté dans son cours; une retenue considérable d'eau fut réservée à la grande inondation : toutes les écluses furent mises en état : on travailla aux mines, au palissades, aux blindages.... L'ennemi faisait de son côté de grands préparatifs : il élevait des batteries sur plusieurs ponts : le 24, il somma la ville de Marly, située près des glacis, de se rendre à discrétion. Le général Beauregard refuse de capituler; mais, après cinq heures d'un

combat opiniâtre, il sort du village, et rentre dans la ville avec ses canons.

Le grand parc de l'ennemi inquiéta bientôt les habitans; on y faisait les préparatifs d'un bombardement, les craintes redoublaient tous les jours, tous les jours les esprits s'exaspéraient.

Un trompette apporta alors une sommation de se rendre, à laquelle on n'envoya pour réponse que le procès-verbal du serment que les autorités avaient prêté peu de jours auparavant; serment par lequel elles s'engageaient à ne capituler qu'à la dernière extrémité.

Le duc d'Yorck, qui était devant la place avec une colonne anglaise, et qui avait envoyé le modèle de sommation, n'eut pas plutôt reçu la réponse, qu'il fit découvrir quelques pièces et commencer le bombardement. D'abord quelques boulets tombèrent dans la ville, mais bientôt un feu horrible porta l'incendie dans tous les quartiers. Une sortie fut tentée le 17, mais sans aucun succès.

Le lendemain, l'ennemi recommença de bombarder, et cinquante-sept milliers de poudre sortirent le matin des

magasins de la place. Les hauteurs de Saint-Sauve du Rouleur et de Marly étaient comme autant de volcans qui vomissaient sur la ville les ruines et le trépas. Mais ces maux cruels et prolongés, qui remplissaient les habitans d'effroi, ne pouvaient abattre le courage de la garnison.

Cependant le duc d'Yorck, dont les munitions commençaient à s'épuiser, et qui avait déjà lancé sur la ville les pavés des villages voisins et les pierres des grandes routes, jugea une attaque générale indispensable, pour ne pas perdre le fruit de tant d'efforts, qui, sans cette mesure, devenaient inutiles. Ainsi, le 25, à dix heures du soir, un mouvement général se fait autour de la place : toutes les batteries tirent à-la-fois : mais l'ouvrage à corne de Mons est le point où l'ennemi rassemble le plus de forces : trois globes de compression y font sauter deux places de cinquante hommes chacune, et l'ennemi pénètre par la brèche que ce déchirement vient d'ouvrir : on entend de tous côtés ces cris : *Mort aux patriotes !* le désordre est à son comble. Le général Ferrand cherche en même tems à en impo-

ser à l'ennemi : il se précipite au milieu de la mitraille, appelle des régimens à son secours, et parvient à faire reculer les Anglais et les corps autrichiens qui se retirent et ne cherchent à conserver que l'ouvrage à cornes de Mons. Cette nuit de désastres ôta aux soldats la confiance ; il se crut encore une fois trahi. Le général Ferrand reçut alors une dépêche du duc d'Yorck. Une suspension d'armes de vingt-quatre heures fut demandée et accordée : le lendemain, l'ennemi prit possession des postes extérieurs, et le jour suivant la garnison, réduite à trois mille hommes, évacua la place.

Un bombardement de quarante jours avait coûté plus de six mille hommes à l'armée française ; mais quinze à vingt mille à l'ennemi ; deux cent mille boulets, quarante mille bombes, trente mille obus avaient été employés par les assiégeans.

La guerre était toujours poussée avec la même vigueur dans les Pyrénées orientales. Le général Ricardos, après nous avoir chassés de Perpignan, venait d'envoyer sur Villefranche le général Crespo.

Celui-ci parvint, le 30 août, à une demi-lieue de cette place, après avoir évité tous les postes français. Il s'empare, à la tête de six bataillons, d'une hauteur qui est à demi-portée de canon du château. Des soldats montent à bras des canons de 24 et de 12 sur cette hauteur, à laquelle aucun chemin ne conduit, et le bombardement commence sur-le-champ : il dure quinze heures sans interruption. Un trompette, à six heures du soir, entre dans la place, et demande que la garnison se constitue prisonnière, et que la ville se rende. Sans chercher les causes de la reddition de la place ; toujours est-il vrai qu'elle se rendit à minuit, et que tous les soldats qui s'y trouvèrent furent déclarés prisonnniers.

Valenciennes était rendu : l'ennemi y laissa une garnison, et, s'étant réuni à sa grande armée, il poursuivit avec vigueur le cours de ses opérations. Cambrai fut attaqué le 7 août 1793. Le général Kilmaine, qui commandait l'armée française au camp de César, ne put couvrir cette ville ; le commandant qui conduisait l'avant-garde autrichieene au nom du général en chef, proposa au général Declaye

gouverneur de Cambrai, une capitulation honorable. Celui-ci lui répondit : « Dites « à votre maître que je sais bien me bat- « tre, mais que je ne sais pas me rendre ». Le siége commença. Le brave Declaye, qui manquait de vivres, sut s'en procurer par plusieurs sorties heureusement tentées et exécutées avec une intrépidité extrême. Le 9, il chassa les Autrichiens de leurs tranchées ; les jours suivans il les attaqua encore, et toujours avec succès. Le 11, le siége fut levé.

Le camp de César venait dans ce moment d'être évacué. Nos troupes, dans une savante retraite dirigée par le général Houchard, sortirent des retranchemens que l'ennemi commençait à circonvenir. Elles se retirèrent au village de Linselles, où de nouveau elles prirent position. Le duc d'Yorck est alors attaqué; les Français reprennent l'initiative, et poursuivent l'ennemi, dont les postes avancés se replient devant eux. Une division hollandaise, faisant partie du corps d'Yorck, se porte sur Linselles en deux colonnes : l'une aborde franchement le village, tandis que l'autre, se dirigeant par Blaton, attend,

pour paraître, que l'affaire soit devenue générale. Le prince d'Orange, à la tête de l'élite de la division hollandaise, commence le combat. Les Français, vaincus par des ennemis en nombre bien considérable, sont contraints de quitter le village et d'abandonner leurs canons; mais à midi, ils reviennent à la charge, tournent les retranchemens, pénètrent par leur gorge, et retrouvent, après une heure de combat, la possession de tout ce qu'ils ont perdu.

Le général duc d'Yorck n'a pas plutôt reçu la nouvelle de cettte action, qu'il envoie six bataillons reprendre le poste de Lincelles. Ces bataillons, moitié anglais, moitié hollandais, sont reçus par une mitraille épouvantable, qui renverse des lignes entières; mais ils bravent le feu, s'emparent de douze pièces de canon, et se rendent maîtres du village de Lincelles, qui est rasé le lendemain.

Cette affaire coûta 800 hommes à l'ennemi et 1,200 aux Français.

Un événement bien malheureux vint alors ouvrir aux Anglais les portes de Toulon. Lyon s'était révolté contre la fac-

tion des Jacobins ; les Toulonnais imitèrent son exemple. Les commissaires conventionnels furent jetés dans des cachots, et les magistrats renversés de leurs places, et renommés par les insurgés qui s'établirent en sections.

Après s'être portés à de telles extrémités, les Toulonnais sentirent qu'ils avaient tout à craindre de la Convention s'ils rentraient sous le pouvoir de cette assemblée ; ils imaginèrent de livrer la ville aux vaisseaux anglais qui croisaient dans la rade. Deux partis étaient en opposition dans Toulon, quoique révoltés tous deux. Les républicains désapprouvèrent une mesure qu'on pouvait regarder comme un crime de lèze-patrie ; mais le péril était imminent, il fallait passer par-dessus bien des choses. On balança cependant encore ; des batteries furent chauffées à rouge, et l'on allait se défendre contre la flotte ; mais de nouvelles craintes survinrent ; et les Anglais, d'après un traité, prirent possession de Toulon au nom de S. M. Louis XVII.

Nous avons dit précédemment que le général Crespo s'était rendu maître de

Villefranche, et que les Espagnols, après avoir jeté quelques corps dans cette place, se rapprochaient de Perpignan : souvent inquiétés par les soldats français, ils n'exécutaient aucun mouvement qu'ils n'eussent envoyé un grand nombre de reconnaissances ; et, s'ils s'arrêtaient, ils avaient grand soin de retrancher leurs camps. Le 28 août, cependant, ils furent attaqués dans leurs positions de Mont-Louis, par une brigade, à la tête de laquelle se trouve Dagobert. Poinsot, qui commande l'avant-garde, tombe sur les sentinelles, les égorge, et enlève les postes par surprise. Dagobert accourt sur ses pas, et le soutient : un combat sanglant commence et ne finit que deux heures après. Le nombre des morts et des blessés est considérable de part et d'autre : l'ennemi cède enfin le champ de bataille après avoir perdu son artillerie et quatre cents dragons qui restent sur la place.

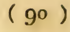
Quelques légers combats suivirent celui-ci : les deux partis restèrent sur la défensive, et ce ne fut que le 6 septembre que les Espagnols, dans une attaque plus vive, s'emparèrent des positions de Vernet et

de Peyrestortes : le général Davoust ne tarda pas à les y assiéger : il donna rendez-vous dans Rivesaltes au général Gogué, qui campait près de Salces, et lui-même se rendit le 8, dans ce village, à la tête d'une colonne sortie du camp de Perpignan, et de huit mille hommes tirés du camp de l'Union. Le chef de brigade Soulheirac commença l'attaque, et prit les Espagnols en flanc : dans le même moment, Davoust en vint aux mains, et chercha à pénétrer dans la partie droite du camp. Il éprouva quelques résistance, mais, au bruit de sa mousqueterie, Gogué fut averti de ses tentatives, et s'avança pour les seconder. Ce b[illegible] général marcha à la tête de sa colonne, sous le feu de l'ennemi, et la baïonnette en avant s'empara du côté gauche du camp. Les Espagnols, effrayés par la fermeté avec laquelle Gogué avait assuré le succès de son mouvement, se déconcertèrent, lachèrent pied, et furent réduits à une fuite précipitée. Davoust pénétra alors au milieu du camp, et le fit évacuer en entier. Les Français perdirent dans ce combat 250 hommes et quelques officiers géné-

raux ; mais d'un autre côté, l'ennemi perdit le général Solano, 500 morts, 500 prisonniers, six étendarts, un drapeau et 46 pièces de canon.

L'ennemi ne semblait marcher qu'avec lenteur ; cependant, par des succès répétés, il parvenait à des résultats effrayans. Condé, Valenciennes et Cateau-Cambresis étaient en son pouvoir; et ses reconnaissances poussées jusqu'à Péronne et Bapaume lui ouvraient le chemin jusqu'à Paris : la France manquait de forces suffisantes pour arrêter les troupes coalisées, et si celles-ci n'avaient point perdu un tems précieux à temporiser, elles entraient dans la capitale, et dans le même mois elles renversaient la Convention.

Les coalisés avaient gagné du terrain sur la gauche et au centre de la ligne d'invasion; moins forts sur la droite, ils étaient contenus par nos places maritimes, et ne pouvaient que difficilement s'étendre. Dans cette position, le duc d'Yorck prétendit que l'on devait, avant toute autre tentative, essayer le siége de Dunkerque : le cabinet anglais lui avait envoyé



des instructions qui l'obligeaient à parler ainsi, et le siége fut résolu.

Trois colonnes passèrent la Lys et se dirigèrent sur Furnes, Cassel, Hondschoote; et Bergues, investi le 20 août, fut bombardée pendant plusieurs jours. L'ennemi perdait ainsi un tems précieux : il y avait 60,000 combattans sur une ligne établie de Menin à Dunkerque, et les Français n'étaient dans ce même espace de terrain qu'au nombre de trente mille. Le duc d'Yorck avait ses forces les plus considérables entre Furnes et les canaux de Bergues et de Dunkerque; à Hondschoote était placé un camp d'observation, fort de dix-huit mille hommes. Cette position, déjà forte par elle-même, était encore couverte, au sud, par les marais de la Moëre. Par contre, le corps principal de l'armée française s'établisait entre Stenvorde et Bailleul : Hoche, commandant de la garnison renfermée dans Dunkerque, élevait des retranchemens sur plus de mille toises de long, en peu de tems, et avec peu de soldats. Il couvrait le côté de Lestraang, par des abattis qui le ren-

daient inabordable : enfin, le camp de la Madelaine, composé de troupes de ligne, inquiétait les assiégeans, et promettait de prompts secours à la garnison de Dunkerque. Un autre camp était établi sous cette ville même, et devait recevoir le premier choc de l'ennemi : ce fut aussi de ce côté que l'on commença l'attaque. Trois colonnes marchèrent sur le camp retranché de Giwelde : les deux premières furent d'abord foudroyées par les batteries, mais elles revinrent à la charge, et l'ardeur qu'elles déployèrent dans cette seconde attaque fut si vive, que nous fûmes contraints d'évacuer Giwelde le 24 : le lendemain nous abandonnâmes aussi le fort de Liferinchouck, et l'armée ennemie campa entre Tetenghen et Rosendaël.

Les Anglais n'avaient point encore tracé leurs lignes de circonvallation, et les travaux du siége n'étaient point commencés, lorsque la garnison opéra une sortie vigoureuse : quelques frégates et des batteries flottantes mitraillèrent les troupes combinées, et protégèrent les assiégés : après un combat qui dura trois heures, la garnison rentra dans la place ; et l'en-

nemi, après avoir tracé les lignes, sous un feu très-vif, somma la ville de se rendre. La réponse fut négative : le 26, le général ennemi commanda l'escalade, mais elle fut tentée inutilement. Le 6 septembre, nous quittâmes nos positions de Cassel, de Bailleul et de Stenworde, et nous enlevâmes tous les avant-postes de l'ennemi sous Dunkerque : le général Hédouville s'empara de Popéringue; le général Collaud, de Vaëton, tandis que le général Vandamme repoussait les Anglais de Reningelst, et le général Houchard, de Hontkerque, le général Jourdan entrait aussi à Herzeele, et le général Collaud, dont le corps venait de recevoir plusieurs renforts, poursuivait l'ennemi dans les bois de Saint-Six et de Rousbruge. Bientôt après, nous prîmes possession de Baulbecke, de Custrade, et nous fûmes vainqueurs sur toute l'étendue de la ligne.

Les Anglais furent contraints de battre en retraite : le général Falkenhausen s'arrêta à Rexpoëd pour protéger ce mouvement. Le combat recommença dans ce village, qui fut pris par les Français, re-

pris par les Hanovriens, et qui resta enfin au pouvoir du général Jourdan.

Après quelques autres engagemens, l'ennemi se retira sur Hondschoote, et le général français sur Bambecke.

Houchard n'osait attaquer les retranchemens de Hondschoote; et, par une hésitation coupable, il allait perdre un avantage presque certain et manquer le but de ses manœuvres. Les commissaires conventionnels le forcèrent en quelque sorte de poursuivre ses succès. Le 8, il donne des ordres pour une action générale: Collaud commande la droite, Jourdan occupe le centre, la gauche est située entre le canal et le village de Killen, et le général Vandamme se jette dans la plaine, à la tête de l'avant-garde.

L'affaire s'engagea bientôt: un feu d'artillerie et de mousqueterie fut soutenu de part et d'autre avec acharnement. Les Anglais occupèrent le village d'Hondschoote, et cette position avantageuse leur fit faire une belle résistance; mais les Français se jetèrent dans les taillis situés au-devant de ce village; et, après une vive fusillade, ils furent maîtres de ce pont. Alors le gé-

néral Lecler arriva avec une partie de la garnison et la gendarmerie de Paris; ce renfort s'élance avec impétuosité, et l'ennemi, chassé de ses retranchemens, est repoussé sur tous les points : sa droite se retire sur Furnes, sa gauche sur Hoghestade. La droite de l'armée française qui prit position à Bulcamp, la gauche à Steenkercke.

Il n'est point douteux qu'une victoire complète n'eût couronné cette journée, si le général Houchard eût poursuivi l'ennemi qui fuyait épouvanté : mais il perdit tous les avantages d'un combat glorieux. On l'accusa de trahison, et il paya de sa tête sa faute.

Pendant que nos soldats, dans les journées du 7 et du 8, immortalisaient les armes françaises, la garnison de Dunkerque exécutait de fréquentes sorties, et toujours avec avantage. Le duc d'Yorck, craignant de voir ses communications coupées, leva le siége. Le 9, la garnison de Dunkerque sortit et renversa les retranchemens que l'ennemi avait élevés : elle rentra dans la ville avec trente-deux piè-

ces de canon, un bagage considérable et des munitions immenses.

La division du général Hiler, repoussé de la forêt de Mormal par le prince Hohenlohe, s'était portée sur Preux-aux-Bois, où l'ennemi était retranché avec des forces supérieures : on devait le faire agir contre ce camp, pour débloquer Quesnoy, dont on ignorait encore la reddition. Elle avait cependant été signée le 5. Le combat commença à midi ; mais les généraux français commirent plusieurs fautes : des bataillons furent envoyés sur la gauche de l'ennemi, avant que les troupes chargées d'attaquer sa droite, fussent seulement en ligne : nos régimens, engagés les uns après les autres, ne purent combiner leurs efforts, et l'ennemi les mit sans peine hors de combat. Sur un seul point la victoire resta indécise : nos soldats prirent le village de Fontaine, y rentrèrent après l'avoir perdu, le perdirent encore, le reprirent de nouveau, et le disputèrent enfin au milieu des flammes, avec une intrépidité héroïque. L'ennemi ayant trop étendu sa ligne, ses forces divisées devinrent moins redoutables ; le gé-

néral Houchard sut mettre à profit cette inexpérience. Après avoir lancé quelques boulets rouges sur Ypres, dont il fut contraint d'abandonner le siége, il se porta sur les places de Tourcoing, de Menin, de Lannoy, où l'ennemi avait placé des garnisons. La première de ces positions qu'il attaqua, fut Tourcoing : après une résistance vigoureuse, les assiégés mettent bas les armes ; et notre division victorieuse se reporte sur Lannoy ; et Lannoy est emporté.

Houchard marcha ensuite sur Menin ; le prince d'Orange allait sortir de cette place; il y entra avec un renfort de six mille hommes pour y attendre les Français. Bientôt l'affaire s'engage : le combat est meurtrier ; le prince ne peut s'opposer long-tems à nos braves légions, et fait sonner la retraite, pour ne point être cerné. C'est au milieu de périls sans nombre, qu'il se sauve sur Deynse et Bruges : nos soldats vainqueurs entrent dans Menin, dans Wervick, qu'ils viennent aussi d'enlever. Nous ne perdîmes que six cents hommes dans ces deux journées ; l'ennemi eut quatre mille combattans tués, pris ou blessés,

lessés, et laissa dans Lannoy, Tourcoing t Menin, quarante-deux pièces de ca-.on.

Les commissaires conventionels (1) fi-ent sortir, le 14 septembre, ceux de nos orps qui s'étaient retranchés dans les dé-lés de Hornebach, et allèrent à leur tête 'taquer l'ennemi à Pirmasens, où cent ouches à feu couvraient son front. Notre éfaite était inévitable; elle arriva, et nos atailllons abimés par la mitraille, renver-és des retranchemens qu'ils avaient esca-dés, massacrés sur les pièces qu'ils al-ient enlever à l'arme blanche, furent bligés de fuir devant un ennemi supérieur ar son nombre, par ses ressources et par position : l'armée française, forcée de attre en retraite à Pirmasens, se retira ır Sarguemines.

Pendant que nous étions vaincus à Pir-asens, nous remportions sur l'ennemi

---

(1) Ces commissaires conventionnels, aussi bra-s qu'ignorans dans l'art militaire, furent presque njours la cause des revers que nos armées éprou-rent en plus d'une occasion.

néral Houchard sut mettre à profit ce
inexpérience. Après avoir lancé quelqu
boulets rouges sur Ypres, dont il fut co
traint d'abandonner le siége, il se po
sur les places de Tourcoing, de Meni
de Lannoy, où l'ennemi avait placé d
garnisons. La première de ces positio
qu'il attaqua, fut Tourcoing : après u
résistance vigoureuse, les assiégés m
tent bas les armes; et notre division v
torieuse se reporte sur Lannoy; et La
noy est emporté.

Houchard marcha ensuite sur Meni
le prince d'Orange allait sortir de ce
place; il y entra avec un renfort de
mille hommes pour y attendre les Fra
çais. Bientôt l'affaire s'engage : le comb
est meurtrier; le prince ne peut s'oppos
long-tems à nos braves légions, et fait so
ner la retraite, pour ne point être cern
C'est au milieu de périls sans nombre
qu'il se sauve sur Deynse et Bruges : no
soldats vainqueurs entrent dans Menin
dans Wervick, qu'ils viennent aussi d'en
lever. Nous ne perdîmes que six cen
hommes dans ces deux journées; l'ennem
eut quatre mille combattans tués, pris o
blessés

blessés, et laissa dans Lannoy, Tourcoing et Menin, quarante-deux pièces de canon.

Les commissaires conventionels (1) firent sortir, le 14 septembre, ceux de nos corps qui s'étaient retranchés dans les défilés de Hornebach, et allèrent à leur tête attaquer l'ennemi à Pirmasens, où cent bouches à feu couvraient son front. Notre défaite était inévitable ; elle arriva, et nos bataillons abîmés par la mitraille, renversés des retranchemens qu'ils avaient escaladés, massacrés sur les pièces qu'ils allaient enlever à l'arme blanche, furent obligés de fuir devant un ennemi supérieur par son nombre, par ses ressources et par sa position : l'armée française, forcée de battre en retraite à Pirmasens, se retira sur Sarguemines.

Pendant que nous étions vaincus à Pirmasens, nous remportions sur l'ennemi

---

(1) Ces commissaires conventionnels, aussi braves qu'ignorans dans l'art militaire, furent presque toujours la cause des revers que nos armées éprouvèrent en plus d'une occasion.

un avantage marqué à Nothweiller : cette position était occupée par un camp d'Autrichiens; elle fut attaquée vivement. L'ennemi et des émigrés qui s'y trouvaient en assez grand nombre, tinrent le succès quelque tems indécis; mais il lui fallut céder au courage, et le camp de Nothweiller, le vallon qu'il domine et la redoute du village de Bodenthal tombèrent en notre pouvoir.

Si nous reportons nos regards sur nos légions des Pyrénées orientales, nous allons les voir fuir devant le général Ricardos. Le 27 septembre, elles attaquent les Espagnols à Truillas; mais leur nombre n'est pas assez considérable, et une déroute complète devint le résultat incontestable d'une attaque mal concertée.

Le 4 du mois suivant, nous remportons quelques succès; nous retrouvons quelques espérances; les Piémontais, qui s'étaient jetés dans le département du Montblanc, sont repoussés, et la porte de Saint-Maurice, qu'ils avaient fortifiée d'une batterie, tombe entre les mains du général Kellermann.

L'armée combinée des Prussiens et des

Autrichiens entreprit sur ces entrefaites de nous chasser des lignes de Weissembourg. Leurs forces divisées en trois corps, combattirent tous avec bravoure, mais avec un succès différent. Celui qui formait leur droite et celui qui était au centre nous firent éprouver une perte assez considérable, et les armes à la main, entrèrent dans nos positions. Celui qui marchait à leur gauche n'obtint qu'un demi-succès. Cependant, successivement dépostés de Bergzahern, d'Alstadt, de Lembach et de Weissembourg, nous fûmes obligés de sortir des lignes que nous avions si glorieusement occupées et de nous retirer sur la Moder. Notre droite se retira par Irflendheim et Fortfelden, notre centre par Geisberg; notre gauche seule garda une discipline sévère et une attitude imposante dans ses mouvemens de retraite.

Nous ne perdîmes que deux mille hommes, tandis que l'ennemi compta quatre mille morts, mais nous quittâmes les lignes de Weissembourg, et cette perte, dans la position où nous nous trouvions, pouvait avoir les suites les plus funestes.

Les coalisés devaient terminer la cam-

pagne par la prise de Maubeuge : cette place fut assiégée ; Clairfait et Cobourg avaient été chargés de cette opération ; on leur opposa le général Jourdan, qui s'avança sur eux, le 10 octobre 1793, à la tête de 40,000 hommes. Les généraux autrichiens, à la nouvelle de ces dispositions, envoyèrent 10,000 hommes pour établir une communication avec l'armée du général Beaulieu, et soixante escadrons en reconnaissance au-devant des troupes françaises. On se rencontra au bois du Tilleul, et le succès fut partagé. Le lendemain 15 octobre, l'engagement eut lieu sur toute la ligne, mais sans une issue plus décisive. Enfin le jour suivant, les armées, marchant au milieu d'un brouillard épais, s'approchèrent à une portée de canon : le feu fut terrible, et le carnage affreux : le centre de l'ennemi et sa droite résistèrent quelque tems, mais sa gauche plia, et la ligne fut rompue : alors Cobourg repassa la Sambre, et Maubeuge débloqué reçut dans ses murs les braves qui les avaient sauvés de l'horreur d'un siége.

Le duc de Brunswick ne cessait de harceler celles de nos divisions qui s'oppo-

saient aux progrès de son armée : nous étions retranchés entre Druzenheim et Reisens-Hoffen, notre centre établi à Hagueneau. Il ordonna une attaque sur tous les points, pour nous chasser de nos positions. Le centre et la gauche de notre armée se distinguèrent par les plus beaux exemples de bravoure militaire; mais le général Dubois, qui commandait notre droite, fut forcé de plier, et son mouvement rétrograde jeta bientôt la terreur dans tous les esprits : la droite, le centre quittèrent l'offensive, perdirent du terrain, et le général en chef porta son quartier-général sous Strasbourg. Ce dernier échec acheva d'indisposer les membres de la Convention : elle accusa les généraux de trahison, les destitua, et nomma de nouveaux généraux, Hoche et Pichegru.

Le 19 octobre, huit mille Austro-Sardes se portèrent sur Gilette; mais Dugommier parti d'Utelle, se présente à l'ennemi : celui-ci, déconcerté par la présence d'un corps qu'il croit éloigné, lâche pied et abandonne Gilette : la tente du général ennemi, huit cents Austro-Sardes morts dans l'attaque, et sept cents hom-

mes faits prisonniers sont les résultats du combat.

Le général Dugommier, vainqueur à Gilette, sentant que le poste d'Utelle était trop faible pour résister à une attaque, y rentra avec les troupes qu'il en avait tirées pour son expédition : il eut à se féliciter de cette contre-marche, car l'armée austro-sarde s'y porta pendant la nuit: nos soldats furent pris à l'improviste. Les ennemis, maîtres des avant-postes, ne tardèrent point à s'emparer de la position : le seul poste de la Madone, fortifié par les localités, résista jusqu'au lendemain matin, moment où les Français reprirent l'avantage. Les Piémontais furent chassés des hauteurs, et 5,000 furent poursuivis avec perte dans un défilé.

Le 24 novembre, les Austro-Sardes, chassés de la Torre, furent attaqués de nouveau à Castel-Gineste : Masséna fut chargé de cette opération. Il tourna Castel-Gineste à sa droite, et pénétra, la baïonnette en avant, dans les retranchemens des Austro-Sardes : ceux-ci se retirèrent devant nos troupes et se retranchèrent sur la montagne de Brec. Masséna

qui ne crut point sa victoire complète, fit porter, l'espace de deux milles, à travers des pointes de rochers, des pièces de 4; et, mettant cette artillerie en jeu, il chassa les Piémontais de cette seconde position; la colonne française ne donna point à l'ennemi le tems de reconnaître sa situation; elle le poursuivit de rochers en rochers, et l'empêcha de concerter un mouvement de retraite.

L'adjudant-général Despinois se rendait maître, pendant ce tems, de Figaretto.

Le général Dugommier venait de remettre le commandement des forces réparties dans le comté de Nice au général Dumerbion, et il était allé se placer à la tête de l'armée qui assiégeait Toulon.

Après quatre mois passés sans résultats décisifs, les deux partis quittèrent la défensive dans laquelle ils s'étaient retranchés. Masséna fut chargé de s'emparer d'Oneille : cette place une fois enlevé, on coupait toute communication entre les Anglais et le roi de Sardaigne. Le général Dumerbion fit demander aux Génois le passage sur leur territoire : on le refusa,

mais les troupes ne tinrent point compte de ce refus : elles traversèrent le pays en respectant sa neutralité, et parurent bientôt devant Oneille. Là, comme sur plusieurs autres points, ce ne fut qu'avec des peines incroyables qu'on parvint à établir des batteries. Il fallut porter les canons à force de bras, au milieu des rochers et des précipices. Le feu commença avec une telle vigueur que les Piémontais se hâtèrent d'abandonner leurs retranchemens. Le poste de Sainte-Agathe fut enlevé au premier assaut; Oneille se rendit; Loano suivit son exemple peu de jours après. Les retranchemens de Ponte-di-Nave furent emportés après quelque résistance : 5,000 Autrichiens, qui en furent chassés, se retirèrent sur Ornœa et Garessio. Ces deux places, munies de vivres et de munitions de guerre, se rendirent à la discrétion du général français.

Ces légers avantages devaient être suivis d'une action générale, exécutée sur toute la ligne, depuis le comté de Nice jusqu'à Faussigny. Le 24 avril, le général de brigade Basdelaune attaqua le mont Valaiseau et la montagne de Saint-Ber-

nard. Les soldats français marchèrent en silence sur les batteries, essuyèrent le feu au port d'arme ; mais, arrivés aux retranchemens, ils croisèrent la baïonnette, et cette arme, si terrible dans leurs mains, eut, cette fois encore, un plein succès. Les Piémontais, complètement battus, furent poursuivis l'espace de 3 lieues. 33 pièces d'artillerie, 200 fusils, et un certain nombre de prisonniers, furent les trophées de cette victoire.

L'armée d'Italie combinait alors ses mouvemens de manière à seconder le général Dumerbion. La division du centre se disposait à attaquer Saorgio, et la division de Masséna vint à son aide. Ces deux corps marchèrent, le 1er contre le camp de Raous, le 2e contre celui de Fourches, et les deux camps furent forcés, et Saorgio pris.

Les généraux Macquart et Masséna, poursuivirent leurs exploits ; l'un s'empara du village de Tende le 8 mai, et l'autre se porta le même jour, sur la brigade, enleva cette position et contraignit les Piémontais à la retraite.

On jugea à propos de s'emparer du mont Cénis, et d'essayer une opération que l'abondance des neiges avait rendue presqu'impraticable. Le général Dumas, chargé de cette opération, envoya 30,000 hommes qui s'emparèrent d'abord de Pras, du fort Mirabouc, d'Oulx, et de Fenestrelles; puis, avec le gros de son corps, il assaillit les retranchemens élevés sur le mont Cénis, et réussit au-delà de toute espérance, dans cette entreprise. Une autre colonne s'étendit dans la vallée de la Stare, et établit une communication entre l'armée des Alpes et l'armée d'Italie.

Si nous reportons nos yeux sur l'armée du général Jourdan, nous la verrons dans l'état de dénuement et de misère : sans habillemens, sans munitions, sans vivres. Ce général sentit combien sa position était critique; aussi donna-t-il l'ordre aux différens corps de rentrer dans les retranchemens qu'ils occupaient avant la journée de Watignies. La division des généraux Balland et Duquesnoy poussèrent une reconnaissance sur Beaumont; les divisions des généraux Fromentin et Bu-

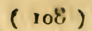
reaux s'établirent en avant de Philippeville, et 7,000 hommes campèrent à Jeumont.

Le général Jourdan ne trouva cependant point d'opposition dans le mouvement rétrograde qu'il fut obligé d'opérer : l'ennemi ne chercha point à l'arrêter ; quelques corps isolés s'offrirent seulement sur les flancs de l'armée.

Le quartier-général fut établi à Guise : le duc de Wurtemberg fut défait sous cette place par les hussards français.

L'armée coalisée s'avança toute entière pour venger l'affront que ce prince venait de recevoir : des garnisons furent jetées dans Condé, Quesnoy et Valenciennes. Cobourg se porta à Mons, le prince de Hohenlohe à Condé, le général Clairfait à Tournai. L'armée anglaise et hanovrienne avait alors son quartier-général à Gand, et les troupes de Hollande occupaient le pays de Liége.

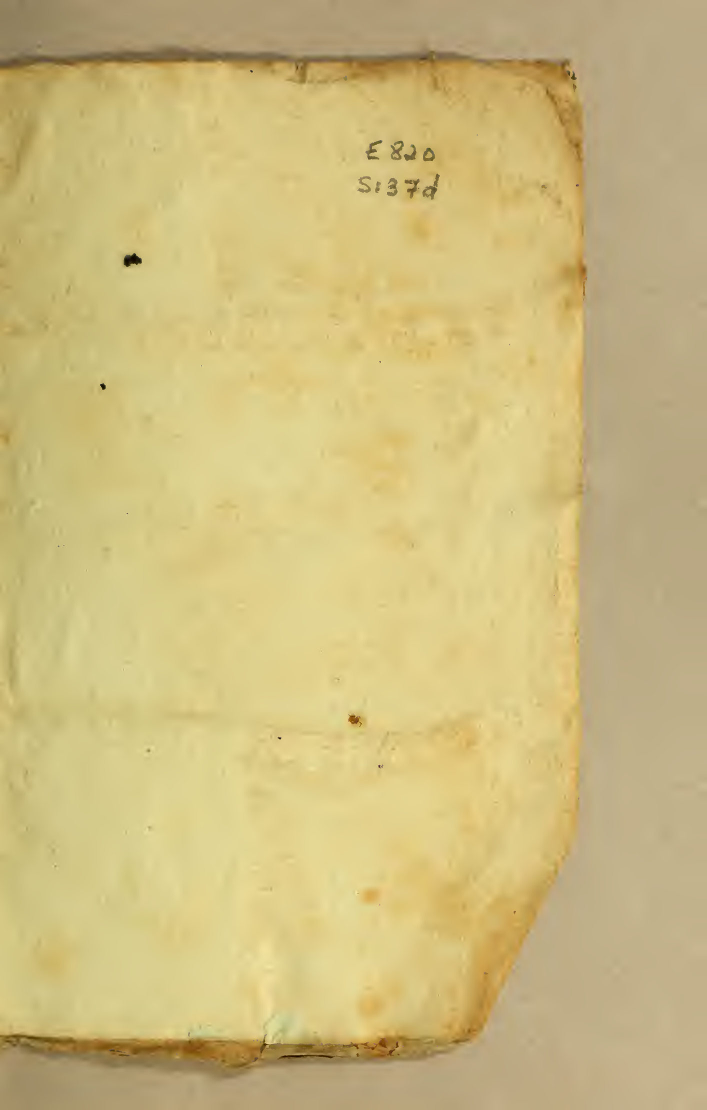
L'intention du général Jourdan était de garder ses quartiers d'hiver. Le comité de salut public lui ordonna une tentative ha-

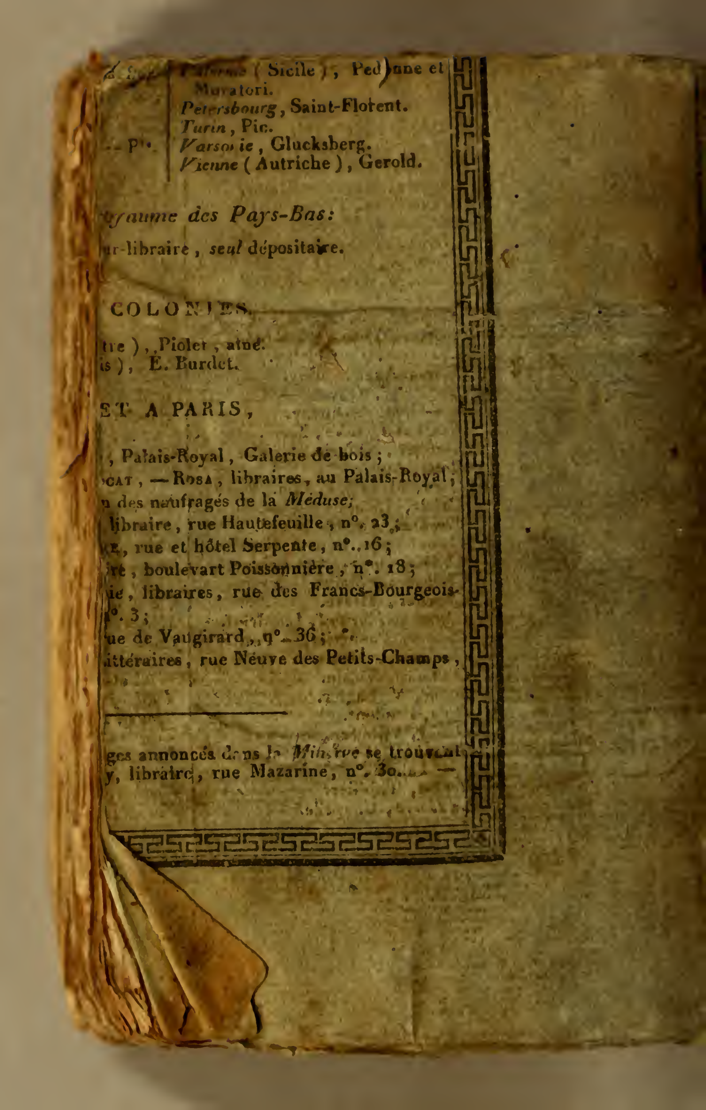


sardeuse sur la Belgique, et, sur son refus d'exécuter ses intentions, on le contraignit de donner sa démission.

(La suite à la seconde partie.)

FIN DU PREMIER VOLUME.





Palerme (Sicile), Pedonne et Muratori.
Petersbourg, Saint-Florent.
Turin, Pic.
Varsovie, Glucksberg.
Vienne (Autriche), Gerold.

...yaume des Pays-Bas:

...r-libraire, *seul* dépositaire.

COLONIES.

...tre), Piolet, aîné.
...is), E. Burdet.

ET A PARIS,

..., Palais-Royal, Galerie de bois;
...CAT, — ROSA, libraires, au Palais-Royal;
...n des naufragés de la *Méduse;*
... libraire, rue Hautefeuille, n°. 23;
...E, rue et hôtel Serpente, n°. 16;
...ire, boulevart Poissonnière, n°. 18;
...ie, libraires, rue des Francs-Bourgeois-
...°. 3;
...ue de Vaugirard, n°. 36;
...ittéraires, rue Neuve des Petits-Champs,

...ges annoncés dans la *Minerve* se trouvent
...y, libraire, rue Mazarine, n°. 30. —